

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 28

MONTREAL, 15 DECEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS

LES AMATEURS



LA RÉPÉTITION AVANT LE CONCERT DE CHARITÉ.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 DÉCEMBRE 1894



On ne regrette véritablement que ce qu'on n'a pas eu.

Un chinois n'aime pas qu'un chien lui jappe au nez

Rien ne défrise les femmes comme de friser la quarantaine.

Le roman le plus extraordinaire est simple à côté de la vie.

Pour beaucoup de gens, l'esprit d'une femme, — c'est sa beauté.

La chose la plus nécessaire pour "arriver" c'est l'absence de talent.

L'indulgence est le signe d'une grande force — ou d'une extrême faiblesse.

La femme la plus frêle peut briser la vie d'un homme dans un serrement de main.

Le chien a son jour, dit un proverbe. Il aurait également ses nuits sans les chats.

Si vous n'avez pas de mots polis à donner, tâchez au moins d'en recevoir de votre voisin.

Les racines grecques produisent des littérateurs et les racines carrées des mathématiciens.

Il y a des gens qui passent leur vie à vouloir fréquenter des personnes qui ne veulent pas les recevoir.

On songe avec effroi à l'âge auquel les enfants cesseront d'être enfants, dans cinquante ans, — si cela continue.

A quoi bon récriminer sur le passé, — lorsque toutes nos forces doivent servir à lutter avec le présent et à préparer l'avenir.

POUR S'ÉTOURDIR

Passant. — Je vous donnerai bien quelque chose, mais vous êtes ivre.

Mendiant. — Chusto... bu pour m'étourdir... chuis un gentleman... ai honte mendier... alors...

CHEZ LE DENTISTE



Espérer c'est le bonheur !

AU PROCHAIN TOUR

Elle. — Enfin monsieur, je vous le dis pour la dernière fois : je ne veux pas être votre femme.

Lui. — Bien ! vous voilà engagée à me dire oui, la prochaine fois que je vous poserai la question.

UN SUCCÈS

Tapissier. — Madame, ce fauteuil est le dernier modèle, c'est ce qu'on appelle un fauteuil de réception.

Client. — Mais on est très mal là dedans ; je ne pourrais y rester cinq minutes.

Tapissier. — Justement, madame, il est destiné aux visiteurs.

EN DEUIL

— La mort de votre mari a dû être pour vous un coup terrible, madame Musicale.

— Hélas !

— Vous avez complètement abandonné votre piano ?

— Non, mais je ne joue plus que sur les touches noires.

INSENSIBLE

Lovenstein. — Rébecca ! Rébecca ! chui vait vaillide !

Rébecca. — D'as bas pezoin te me vaire beur comme sha ; chuis pas eina te des gréanciers.

RUMEUR FONDÉE

Henri. — Savez vous si les fiançailles d'Hélène sont annoncées ?

Héloïse. — Non, mais elle rougit comme une tomate quand on prononce son nom et dit qu'elle ne peut pas le souffrir.

LOCUTION VICIEUSE



Monsieur prend le train.

LES PRIMES DU "SAMEDI"

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font aujourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des États-Unis et de l'Europe.

Ces primes consisteront en objets d'utilité et de fantaisie achetés des premières fabriques dans des conditions exceptionnellement avantageuses et livrés aux lecteurs du SAMEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.

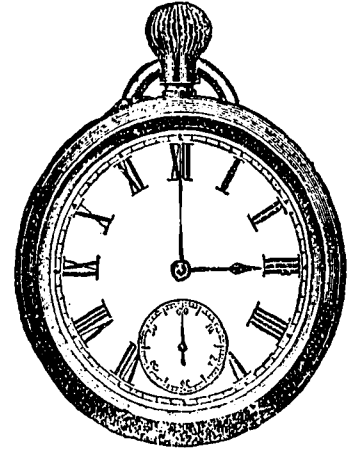
Le SAMEDI commence ce service de primes par les articles suivants :

PRIMES POUR LES ABONNÉS

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvelera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnements nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.



PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO

Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera à la page 15, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 1 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

MOTS D'ENFANTS

Robert. — Pépère, est-ce que je peux te demander quelque chose ?

Grand papa (très chauve). — Oui, Robert.

Robert. — Eh ! bien, dis pépère, est-ce que tu peignes tes cheveux avec un rasoir ?

— Madame Doucette faisait ton éloge à sa sœur, aujourd'hui, maman.

— Que disait-elle ?

— Qu'il y avait encore de plus mauvaises langues que toi dans le voisinage.

L'oncle Julien qui était parti rasé comme un œuf revient barbu comme un sapeur.

Lili, sa petite nièce, le regarde avec un étonnement qui frise la peur.

— Eh ! bien Lili, lui dit sa mère, tu n'embrasses pas ton oncle ?

— Peux pas... y a plus de place.

Fred. — Il peut battre ton grand frère, mais pas moi : je l'en défie.

Joe. — Non ! Il est deux fois plus gros que toi.

Fred. — Ça fait rien ; je peux le battre à la course.

Tante Gertrude. — As tu bien aimé ton bain turc ?

Marcelline (8 ans, et son premier bain turc). — Oh ! non, tout mon corps pleurait.

SILENCE !

Sanslesou. — Monsieur, votre fille a un caractère de chien ; je regretterai tout le restant de mes jours celui où je l'ai épousée.

Beau père. — Vous me le dites si souvent, mon genre, que je finis par vous croire. Si ma fille continue à vous rendre la vie si dure je la déshériterai.

Et Sanslesou n'a plus proféré une seule plainte contre sa douce moitié.

LES ROSES FANÉES

Dans notre premier mois, et dans ces belles nuits
Qui suivent les soirs de septembre,
Je vous quittais très tard, et, le cœur plein d'ennuis,
Je m'acheminais vers ma chambre.

Les maisons du village où nous passions l'été,
Vers neuf heures du soir sont closes ;
La route était déserte et tournait à côté
D'un grand jardin planté de roses ;

Et là, seul, sans souci d'un regard importun,
Accoudé sur le mur de pierre,
Je restais à rêver de vous dans ce parfum,
Quelquefois plus d'une heure entière.

Et les roses tremblaient et semblaient se pâmer
Aux caresses du clair de lune.
Je pensais à vos yeux en écoutant la mer
Sangloter derrière la dune.

Ces parfums sont éteints pour longtemps, et l'hiver
Vient sur nous à grandes journées,
Les rosiers ont gardé quelque feuillage vert.
Mais les roses se sont fanées !

PADL BOURGET.

LE MÉDECIN

(Monologue)

Pour avoir du toupet, je ne connais personne
comme les médecins. Un toupet infernal ! Et un
mépris de la vie humaine, donc !

Vous êtes malade, votre médecin arrive. Il
vous palpe, vous ausculte, vous interroge, tout
cela en pensant à autre chose. Son ordonnance
faite, il vous dit : "Je repasseraï," et — vous
pouvez être tranquille, — il repassera, jusqu'à ce
que vous soyez passé, vous, et trépassé.

Quand vous êtes trépassé, immédiatement un
croque-mort vient lui apporter une petite prime
des pompes funèbres.

Si vous résistez longtemps à la maladie et sur-
tout aux médicaments, le bon docteur se frotte
les mains, car ses petites visites et surtout la pe-
tite remise que lui fait le pharmacien font boule
de neige et finissent par constituer une somme
rondelette.

Une seule chose l'embête, le bon docteur : c'est
si vous guérissez tout de suite.

Alors il trouve encore moyen de faire son ma-
lin et de vous dire, avec un aplomb infernal :

— Ah ! ah ! je vous ai tiré de là !

Mais de tous les médecins celui qui a le plus
de toupet, c'est le mien, ou plutôt l'ex-mien, car
je l'ai balancé, et je vous prie de croire que ça
n'a pas fait un pli.

A la suite d'un chaud et froid, ou d'un froid
et chaud, — je ne me souviens pas bien, — j'étais
devenu un peu indisposé. Comme je tiens à ma
peau, — qu'est-ce que vous voulez, on n'en a
qu'une ! — je téléphonai à mon médecin, qui ar-
riva sur l'heure.

Je n'allais déjà pas très bien, mais après la
première ordonnance, je me portai tout à fait mal
et je dus prendre le lit.

Nouvelle visite, nouvelle ordonnance, nouvelle
aggravation.

Bref, au bout de quelques jours, j'avais maigri
d'un tas de livres...

Un matin que je me sentais pas du tout bien,
mon médecin, après m'avoir ausculté plus soig-
neusement que de coutume, me demanda :

— Vous êtes content de votre appartement ?

— Mais oui, assez.

— Combien payez-vous ?

— Trois mille quatre.

— Et le propriétaire ?

— Le propriétaire est très gentil.

— Les cheminées ne fument pas ?

— Pas trop.

Etc., etc...

Et je me demandais : Où veut-il en venir, cet
animal-là ? Que mon appartement soit humide ou
non, ça peut l'intéresser au point de vue de ma
maladie, mais le chiffre de mes contributions,
qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

Et malgré mon état de faiblesse, je me hasar-
dai à lui demander :

— Mais, docteur, pourquoi toutes ces ques-
tions ?

— Je vais vous le dire, me répondit-il, je cher-
che un appartement, et le vôtre ferait bien mon
affaire.

— Mais... je n'ai point l'intention de démé-
nager !

— Il faudra bien pourtant dans quelques jours.

— Déménager ?

— Dame !

Et je compris !

Mon médecin jugeait mon état désespéré, et il
me l'envoyait pas dire.

Ce que cette brusque révélation me produisit,
je ne saurais l'exprimer en aucune langue.

Un trac terrible, d'abord, une frayeur épou-
vante !

Et puis, ensuite, une colère bleue !

On ne se conduit pas comme ça avec un ma-
lade, avec un client, un bon client, j'ose le dire.

Ah ! tu veux mon appartement, mon vieux ?
eh bien, tu peux te fouiller !

.....
Quand vous serez malade, je vous recommande
ce procédé-là : mettez-vous en colère. Ça vous

MYSTÈRE

Lui (arpentant la chambre à 2 heures du ma-
tin) — Je voudrais bien savoir si cet enfant est
malade ? il y a une semaine qu'il ne dort pas la
nuit.

Elle. — Je n'y comprends rien ; je n'ai aucun
mal avec lui le jour ; il dort tout le temps.

L'UTILITÉ DES RECETTES

En mer :

— Quo lisez-vous donc là de si intéressant ?

— Un livre des plus utiles pour ceux qui ne
savent pas nager.

— Comment, cela ?

— Si vous tombez à l'eau vous n'avez qu'à ou-
vrir ce livre à la page 57 et vous y trouverez les
indications nécessaires pour vous sauver.

LA GRAPHOLOGIE

Un des abonnés du SAMEDI ayant voulu s'exercer dans l'art de deviner le caractère des gens en
interprétant leur écriture d'après les principes que nous avons donnés, nous lui avons envoyées, en choisissant
de préférence celles de personnes dont nous avions, pour une cause quelconque, les portraits. Pour
l'instruction de nos lecteurs, nous publions ces portraits accompagnés des caractères qui leur ont été
attribués par notre graphologue amateur.



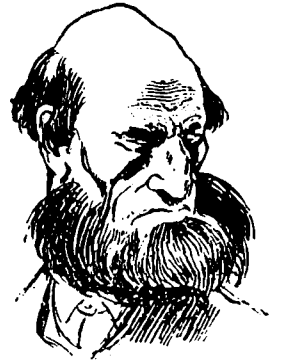
I

Sensitive et intelligente. D'un
tempérament romantique et san-
guin, etc.



II

Aussi habile qu'ambitieux. Fora-
sûrement son chemin et sa marque
dans le monde.



III

Franc et généreux, mais se
laisse trop facilement influ-
encer par le cœur.



IV

Fourbe, adroit, disposé à faire
toutes les vilénies pourvu que ça
paie.



V

Tendre, bon et homme d'in-
térieur par excellence.



VI

Caractère passionné, très
volontaire, etc.

PRIS AU CHANGE

Brigitte. — M'sieu, m'man demande si vous pou-
vez lui donner de la monnaie pour trente sous.

Épicier. — Parfaitement ma charmante ; tiens,
voilà cinq cinq cents.

Brigitte (prenant les pièces et gagnant la porte).
— M'man a dit qu'elle vous enverrait le trente
sous samedi.

VRAIE MALCHANCE

Catherine. — Quel bonheur, mon chéri, nous
n'avons pas eu un double dans nos nombreux ca-
deaux de noce.

Chéri. — Pas possible ! en voilà de la déveine ;
nous n'avons plus aucune raison à donner pour
justifier la vente de quelques-uns des plus laids
et les temps sont diantrement durs.

ALPHONSE ALLAIS.

CE QU'IL A FAIT



Député, (rendant compte de son mandat).—Et n'oubliez pas, messieurs, que pendant la dernière session j'ai toujours proposé ce qui était bon pour le pays.

Une voix.—Quoi que c'était ?

Député.—J'ai, monsieur, proposé quarante deux fois l'ajournement et s'il y a dans...

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Pourquoi donc la vérité est elle toujours représentée dans un puits ?

—C'est bien simple ; la pauvre fille, elle est si souvent altérée.

Dix heures du soir, au corps de garde :

Le maréchal des logis Pitou s'écrie :

—Je vais me jeter dans les bras d'Orphée !

—Vous voulez dire dans les bras de Morphée ? lui fait observer un engagé volontaire.

—Qui donc a dit que c'était Morphée ?

—La mythologie, parbleu !

—Eh bien ! vous direz à votre ami Tologie que c'est un âne, et vous me ferez deux jours de "boîte".

En police correctionnelle :

Le président.—Vous êtes prévenu...

—Permettez, mon président, si j'avais été prévenu, je vous promets que je ne serais pas ici.

Le comble de la déférence chez un garçon de bureau :

Retirer sa casquette pour répondre à son chef par le téléphone.

On parle du vaccin contre le croup. La dame dit à son mari :

—Vraiment, l'illustre Pasteur n'est pas docteur en médecine ?

—Mais non, chère amie, sans cela il ne chercherait pas à supprimer la malacite.

REBELLE

Un officier ayant conspiré dans Belgrade, En sa prison disait : " Le roi grâce à mon grade, N'osera, je le crois, attenter à mes jours ; " Le mauvais Serbe croit toujours.

Une femme, dont le mari s'est noyé accidentellement, fondait en larmes :

—Voyons, lui dit une amie, il faut pourtant se faire une raison !

—Me faire une raison ! répond la veuve entre deux sanglots. Vous en parlez à votre aise, vous ! Mais si on ne retrouve pas le corps, quand pourrai-je me remarier !

—Docteur, j'ai un rhume de cerveau. Que prendre ?

—Plusieurs mouchoirs.

Verplumot, devenu théoricien militaire ergote sur l'expédition de Madagascar.

"Où les difficultés s'accroissent, déclara-t-il, c'est quand il faudra combattre les Ilovas... de nuit."

La liturgie chez la concierge.

—Une messe de "requins," mame Ducordon, qu'est-ce que ça peut bien être ? Et pourquoi que ça s'intitule une messe de "requins" ?

—Dame ! c'est bien simple, mame Pitembard, c'est parce qu'il y a un tas de gens qui versent des larmes de crocodile.

L'autre jour, à New York, un condamné à mort était en train de feuilleter une bible, quand le pasteur de la prison entre dans son cachot.

—Quel passage cherchez-vous ? dit avec bonté l'ecclésiastique.

—Monsieur le curé, répondit le condamné, je cherche un passage pour me sauver...

Reclame australienne.

Cueilli dans les colonnes d'un de nos confrères de la presse australienne, l'*Otago Witness* :

"Avis aux nouveaux mariés :

"La maison Hooper and Co. annonce à tous les jeunes ménages qui se meubleront à ses comptoirs que le prix intégral des meubles achetés sera remboursé aux clients le jour de leurs nocces d'argent.

"Qu'on se le dise !"

Et aux nocces d'or, que payera-t-on ?

M. Gustave, membre distingué de la Société protectrice des animaux, dit l'autre jour à sa bonne :

—Julie, pourquoi laissez-vous dévorer ce pauvre "Crispi" (le chien est ainsi baptisé) par les mouches ?

—C'est pour ne pas priver les mouches, monsieur !

—Sans doute, mais enfin on pourrait leur donner autre chose, à ces mouches : du sucre par exemple...

—Oh ! monsieur, ça priverait trop les fourmis...

Et, sur ce ton, la conversation dure encore.

UN BARNUM

Sur la place il exhibe une énorme baleine Et montrant l'animal sur un tableau tracé Il fait son boniment et crie à perdre haleine : Moi seul et cétacé... !

Rentrée des Chambres.

Dans un couloir :

—Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes qui ont écrit le plus de bêtises dans leur existence...

—Monsieur est journaliste ?

—Mais non... sténographe !

Guibollard dîne chez un ami :

—Encore un peu de salade, monsieur Guibollard ? dit la maîtresse de la maison.

—Merci, chère madame, je n'en ferai rien. Je vais vous expliquer pourquoi. Quand je reviens à la salade, c'est la salade qui me revient.

Relevé dans les annonces d'un journal anglais cette simple ligne :

"On demande à louer une maison hantée."

Dialogue conjugal :

—Explique moi, mon ami, la loi sur les récidivistes. Quelle différence entre déporté et transporté ?

—C'est bien simple. Figure-toi que mon aimable beau-père soit déporté en Calédonie. Eh bien ! moi, son gendre, je serai transporté !

A la chasse :

Le banquier X... chasse en compagnie du garde-champêtre, il rate cinq perdreaux de suite.

En tirant le sixième, il s'écrie :

—Ah ! celui-là y est, j'ai vu voler la plume.

—Oh ! oui, monsieur, fait le garde, elle volait si bien qu'elle a emporté la viande.

On cause d'un ténor d'une corpulence remarquable :

—Il a des épaules de bœuf et un filet de voix.

—Comment donc, un faux filet !

Un cambrioleur est surpris par des agents de police au moment où il démenage un appartement du sixième.

L'apercevant en train de faire des petits paquets avec des couverts et des assiettes :

—Tiens ! s'écrie le brigadier, voilà une nouvelle manière de laver la vaisselle !

IL A DES DOUTES

Pierre.—Sais-tu reconnaître la fausse monnaie ?

Alphonse.—Oui.

Pierre.—Regarde ce cinq piastres en or.

Alphonse.—Est ce que tu crois qu'il n'est pas bon ?

Pierre.—Je n'en sais rien ; seulement j'ai demandé à Raoul de me prêter cinq piastres, et il m'a donné cette pièce sans se faire prier. Alors ! tu comprends ?

UN REMÈDE

Jacques.—Si ça continue j'en deviendrai fou, voilà cinq nuits que je n'ai pu fermer les yeux.

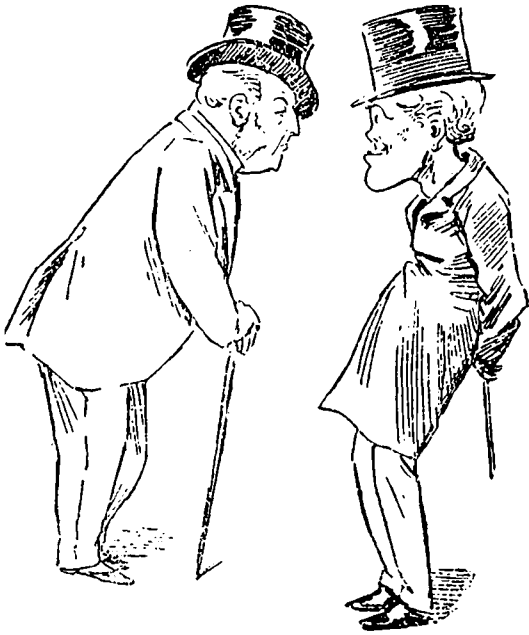
Charles.—Mon bon, fais comme moi, joue au football. La première fois que j'y ai joué j'ai eu les yeux fermés pendant une quinzaine.

COUP D'ÉPINGLE



Rose.—Il m'a dit que j'avais la douceur de la pêche. Flolette.—Trop mûre ?

BONNE EXCUSE



— Venez donc dîner demain avec nous.
— Mettez donc cela à après demain mon ratelier sera revenu de chez le dentiste.

LA BOITE ENCHANTEE

HISTOIRE ORIENTALE

J'invoque le grand nom d'Allah et j'implore Mohammed ! Que Mohammed me soit favorable et que la bénédiction d'Allah soit sur vous et sur ceux de votre maison.

L'œil du monde s'est trop souvent fermé depuis qu'on me demande une histoire orientale.

Il faut qu'aujourd'hui je vous en conte une.

Ecoutez.

Ceux qui ne m'ont pas connu au temps où je faisais partie de la maison Baldenbeck d'Hazebrouck n'ont "rien vu, rien su, ni connu", — comme dit une vieille ballade des pays d'Occident.

J'étais alors un gaillard dans toute la force du terme. Chaque matin, dès que les plus jeunes heures du jour étaient venues, un esclave oignait mon corps d'huile d'olive extraite à froid.

Et soixante milles à dos de vélocipède ne me faisaient pas peur !

J'étais maître dans l'art de faire s'entrechoquer les boules d'ivoire sur le drap couleur de prairie.

Et nulle boisson n'était assez forte pour m'enivrer.

Mon père, m'avait, dès ma naissance, destiné au commerce de draps ; — c'est pourquoi je fus, à l'âge de dix-huit ans, conduit par devant le vieux Baldenbeck-Ben-Baldenbeck-Ben Moltobler.

Le respectable vicillard était étendu sur des coussins de soie. Entouré de soixante quinze esclaves noirs, il fumait doucement son narghileh de cristal.

On n'entendait autour de lui que le bruit des palmes balancés et que le murmure des eaux parfumées tombant goutte à goutte dans les vases de marbre.

Baldenbeck me reçut la bouche pleine de miel.

Et lorsque je l'eus salué :

"Fils, me dit-il, puisque ton père te destine au noble commerce des draperies, c'est qu'Allah a donné ce conseil à ton père ; — qu'il soit fait selon la volonté d'Allah !

"Tu n'ignores pas que je suis le Diamant des drapiers du monde. Mes magasins regorgent de balles incomparables venues de tous les pays de la terre.

"J'ai des draps de Syrie tressés avec le poil des méharis mort-nés, des draps de Chine si moelleux qu'on les croirait faits avec la chair savoureuse des bananes, des draps du Turkestan que deux chevaux attelés ne sauraient rompre, des draps de l'Inde dont les couleurs sont prises au soleil levant, des draps qui sont tissés dans les mers de glace avec la toison des rennes et des ours blancs, d'autres et d'autres encore que d'innombrables caravanes m'apportent chaque jour des quatre coins du monde.

"Tant de chameaux et de dromadaires portent les ballots qui me sont expédiés de toutes parts, j'ai tant d'esclaves à mon service, blancs, noirs, couleur de cuivre et de santal, que je pourrais réunir une armée et résister au sultan.

"Des milliers de tisserands font mouvoir nuit et jour leurs métiers pour me fournir, et il faudrait un champ plus grand que les déserts de Nubie pour faire pousser les chardons qui servent à carder les draps dont j'ai besoin chaque semaine.

"Je ne sais pas le nombre de mes fabriques, et il faudrait savoir toutes les langues pour dire les noms des pays où elles sont situées.

"Mais j'en ai une au pays franc, où j'ai fait faire cent mille couvertures pour l'équipement des cavaliers du roi d'Égypte, et c'est vers celle-là qu'il me plaît de t'envoyer.

"Tu es jeune et intelligent, qu'Allah soit avec toi et que Mohammed t'accompagne.

"Sois un sage serviteur, et puisse la terre ne jamais être vide de toi.

"Dans trois jours, tiens-toi prêt ; Mançour, le chef de mes secrétaires et le gardien des clefs de mes trésors, te remettra les lettres et l'argent nécessaire. Et tu partiras.

"Lorsque tu seras au pays de France, à ma fabrique d'Hazebrouck, tu surveilleras les travaux et tu m'enverras chaque jour les échantillons des draps nouveaux, afin que je sache si la paresse et la félonie n'habitent pas le cœur de mes ouvriers.

"Et tu n'oublieras pas que le prophète a défendu le vin, et que la viande de porc est impure.

"Va, fils, retire toi, Salam !"

* *

Alors j'ai quitté le ciel bleu de Galata et je suis parti vers le Nord, où les nuages sont fréquents.

J'ai traversé des pays dont les habitants parlaient une langue rauque, puis je suis arrivé en France.

Les Françaises vont par les rues sans avoir le visage masqué, mais leurs paroles sont douces comme l'ananas, et leurs yeux ont le charme de la lune.

J'ai quitté le costume d'Orient, et je me suis vêtu d'étoffes sombres. Ma tête habituée au turban a connu la douceur des petits melons anglais, et je me suis chaussé de bottes vernies.

Rapidement, j'ai appris le langage de France...

* *

Ainsi que me l'avait recommandé le vieux Baldenbeck, je lui expédiais chaque soir des échantillons de drap. Et chaque soir, je lui envoyais des nouvelles de sa fabrique.

Il y avait à cette époque, à la poste d'Hazebrouck, un petit employé que je détestais cordialement.

Il avait un binocle, un gros nez en boule, des dents de lapin et des cheveux frisés. Quand il me voyait venir, il avait toujours l'air de se moquer de moi, et lorsque je me présentais au guichet, il me faisait attendre pendant des heures.

Sachant combien les jeunes filles turques sont friandes, j'envoyais fréquemment à mes sœurs et à leurs amies des dragées et des pâtisseries françaises.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? me demandait ce vilain singe d'un ton bourru : vous savez qu'il est défendu d'envoyer des liquides par la poste...

— Ce ne sont pas des liquides, monsieur... c'est une boîte de nougats...

— Ah ! très bien, c'est dix sous.

Huit jours plus tard, je recevais une lettre de mes sœurs :

"Cher petit frère... Nous avons reçu tes gâteaux, mais il en manquait deux ; sans doute on les aura pris à la douane... ils étaient excellents ; ne pourrais-tu pas nous envoyer des brioches ?"

J'envoyais aussitôt les brioches, mais je ne tardais pas à apprendre que la boîte était arrivée incomplète.

Evidemment, j'étais volé par ce vilain singe de la poste d'Hazebrouck.

Je résolus de m'en assurer.

Je me procurai chez un pharmacien une superbe boîte de poudre dentifrice avec son prospectus ; je la vidai ; je remplaçai la poudre par du poivre de Cayenne de première force, et je portai cela à la poste.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me dit le vilain petit employé.

— C'est de la poudre dentifrice, monsieur...

— Ah ! très bien, c'est cinq sous.

J'allongeai mes cinq sous et je sortis.

Mais le lendemain, lorsque je revins à la poste, l'affreux commis n'était plus là.

Un grand blond l'avait remplacé.

— Quoi, lui dis-je avec intérêt, monsieur votre collègue serait-il indisposé ?

— Oni, monsieur, me répondit le grand blond, il est un peu malade pour l'instant. *Il a une inflammation de gencives.*

* *

"Si tu te moques de ton voisin, et si tu dérobes ce qui est dans l'écuelle de son chien, le chien de ton voisin finira par te mordre," dit un proverbe turc.

C'est la moralité de ce conte.

Et maintenant, que la bénédiction d'Allah soit sur vous et sur votre maison.

GEORGES AURIOL.

ETAIT-CE UN TRUC ?

M. Boss — Qu'est-ce que cela signifie, M. Lairbête. Le mois dernier vous êtes venu me dire que vous étiez décidé à vous marier et pour vous encourager dans cette voie j'ai augmenté votre salaire. Où en êtes-vous ? Avez-vous changé d'avis, monsieur ?

M. Lairbête. — Aucunement ; je suis toujours décidé mais les femmes semblent l'être moins.

UN DILEMME



Madame Mariélieher. — Maman je suis excessivement perplexe.

Madame Béchongle. — Pourquoi, mon enfant ?

Madame Mariélieher. — Comme tu me l'as conseillé j'ai fouillé dans les poches de Georges, hier soir, et j'y ai trouvé les lettres que je lui avais données la semaine dernière pour mettre à la poste : maintenant je n'ose pas le gronder comme il le mérite : tu comprends ?

CHRONIQUETTE



IL N'EST PAS PASSÉ

* *

Donnez! pour être aimé du Dieu qui se fit homme:
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme:
Pour que votre foyer soit calme et fraternel.
Donnez! afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mondiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

Un enfant, écrivant un jour une lettre à "son cher petit Noël," pour le prier de lui apporter beaucoup, mais beaucoup de joujoux, la terminait en disant :

"J'ai rencontré de pauvres petits garçons qui n'avaient pas de souliers ; ils doivent être bien malheureux de ne pouvoir les mettre dans la cheminée ; ils n'ont peut être pas non plus de papa pour prêter ses bottes comme le mien. Je te prie, cher petit Noël, toi qui vois tout, et qui sais où ils demeurent, de me donner moins de joujoux et de leur envoyer des souliers, avec quelque chose dedans. Comme ça ils seront bien heureux et moi je serai tout à fait content."

* *

Cette lettre m'est revenue à la mémoire dès que *La Presse* a lancé son premier appel au public en faveur de "l'Œuvre des étrennes aux enfants pauvres" œuvre dont la gravure publiée par le SAMEDI en tête de ma chronique montre toute la beauté.

L'homme qui a dessiné cette gravure, doit, dans quelque recoin de son cœur, conserver le souvenir d'un Noël sans jouets.

On a beau être un grand artiste, avoir même du génie, on ne peut faire contenir tant de douleur, tant de désespérance en quelques coups de crayon si on n'a vécu, si on n'a senti cette douleur et cette désespérance.

La faim, le froid, la profonde misère font souffrir l'enfant, le tuent même souvent, mais ne lui enlèvent ni sa gaieté, ni son insouciance ni son bonheur de vivre : il n'a pas conscience de sa position. Mais ce dont il a conscience, c'est qu'il est un jour dans l'année où les enfants reçoivent des joujoux ; ce qu'il sait, c'est que ces joujoux, ces jouets sont envoyés par le petit Jésus, par le bon Dieu à tous les enfants, pour tous les enfants.

On lui a dit, on lui a promis, pour le rendre sage, que le petit Noël passerait un jour et laisserait quelque chose pour lui dans la cheminée à Noël ou au jour de l'an.

Ces jours bienheureux sont arrivés, l'enfant a suivi la coutume connue de tous, des riches comme des pauvres, et son cœur s'est brisé lorsqu'il a vu que le petit Noël n'était pas passé.

Devenu grand cet enfant n'oubliera jamais cette heure de profonde désolation : riche il en conservera une amertume qui assombriera tous ses souvenirs d'enfance, pauvre elle lui fera prendre la société en haine.

A Montréal, Dieu en soit loué ! la charité va chercher le pauvre chez lui, le console, le nourrit, le chauffe et le soigne, mais elle ne doit pas aller au delà. Elle ne peut, elle ne doit pas dépenser la plus faible de ses ressources pour donner aux malheureux des joies qui ne pourraient leur être procurées qu'au détriment d'autres malheureux.

"L'œuvre des étrennes aux enfants pauvres" ne doit pas être une œuvre de charité, mais une œuvre d'amour d'autant plus douce à accomplir en ces jours de fête où le monde célèbre la naissance de Celui qui nous a demandé de nous "aimer les uns les autres" pour l'amour de Lui.

Que la charité donne des souliers aux enfants qui n'en ont pas, mais que ce soit l'amour de l'humanité qui mette dans ces souliers ce que les enfants attendent du petit Noël.

Donnez au nom de ceux qui sont partis, vous qui pleurez un enfant ; donnez au nom de votre bonheur vous a qui le ciel a conservé les vôtres ; donnez vous qui souffrez pour que la plus douce des joies, celle des enfants, des innocents apaise votre douleur ; donnez vous qui

êtes heureux pour que votre bonheur soit plus pur, plus justifié, plus mérité en le partageant avec les petits et les faibles.

Et vous les enfants, vous dont *La Presse* enregistre quotidiennement les offrandes si touchantes, donnez, donnez beaucoup et les jouets que le petit Noël vous apportera cette année vous paraîtront plus beaux et vous causeront d'autant plus de joie que votre bon petit cœur saura qu'il n'y aura pas un soulier ou un bas vide dans les cheminées de Montréal.

Quant à vous les jeunes gens : étudiants et commis qui avez offert vos services à l'Œuvre des étrennes, personne n'aura rien à vous reprocher si de Noël au jour de l'an vous vous amusez comme vous l'aurez mérité.

* *

Je ne puis finir cette chronique sans dire combien "l'Œuvre des étrennes" fait honneur non seulement à *La Presse*, mais au journalisme montréalais. C'est en s'occupant de telles œuvres ; en donnant une forme aux bons sentiments du peuple et en les guidant ; en aidant et en permettant les manifestations de la solidarité dans le bien et pour le bien qui doit unir toutes les classes de la société que les grands journaux justifient la puissance qu'ils ont acquise et se font pardonner les abus qu'ils en font quelquefois.

"L'Œuvre des étrennes aux enfants pauvres" est une création qui a été droit au cœur du peuple, dont le peuple est fier et sur laquelle il veillera avec amour afin d'en assurer la perpétuité.

POMPONNETTE.

FAUSSE ALARME

Docteur (avec tristesse). — Je ne puis rien faire pour vous.

Client. — Quoi ! alors je suis...

Docteur. — Vous êtes, j'ai le regret de vous le dire, en parfaite santé.

LE POURCEAU ET LES ABEILLES

(FABLE)

Que j'aime Lafontaine et ses charmants écrits,
Où, d'Esopé et de Phédre, imitateur habile,
Il plaît par ses détails, enchante par son style
Et par ses tours naïfs, ravit tous les esprits !
De cet auteur aimable, je connais tout le prix ;
Et, si ma muse téméraire
Se hasarde après lui dans la même carrière,
C'est sans prétention : je ne veux que glaner
Les épis qu'en sa route il n'a pu moissonner.

Dans un verger où vivaient des abeilles,
Entre par hasard Don Pourceau.
Notre égrillard, en ce séjour nouveau,
Va, revient, bondit; puis, croyant faire merveilles,
Droit à la ruche, il porte son museau.
Laboureur tant et tant, qu'on le pique aux oreilles.
L'animal irrité s'en prend à la cloison,
L'ébranle et veut, dans sa furie,
De ses débris épars, étouffer la prairie.
A son sens, il avait raison.
Mais voici bien une autre affaire :
A peine à l'œuvre il s'était mis,
Que sur lui fond l'essaim et, sans la jardinière,
Sans les valets de ferme accourus à ses cris,
C'en était fait du pauvre hère.

Hommes, sans vous humilier,
Ce trait-ci de leçon peut vous servir, je pense.
Vous a-t-on fait une légère offense ?
Il est sage de l'oublier
En écoutant la voix de vengeance,
Peut-être un plus grand mal serait votre loyer.

A. B.

JUGÉE PAR SES SŒURS

- Elle est vraiment jolie !
- Moi je la trouve charmante !
- Un ovale si parfait !
- Si régulier !
- Et des yeux !
- Immenses et si doux !
- Ses cheveux sont aussi fins qu'abondants !
- Et soyeux !
- Mais par exemple elle a des dents affreuses.
- Heureusement !

SES IDÉES SUR LE TRAVAIL



- Quoi que tu veux faire Jean, quand tu sortiras de l'école : un pompier ou un bouton jaune ?
- Un pompier pour sûr ; il reste assis quand il ne va pas en voiture, tandis qu'un bouton jaune faut qu'il reste debout quand y marche pas.

LEÇON DE CHOSES



M. Cohn — L'enseignement moderne est mauvais. Voilà Salomon qui apprend à conder les indécents à 2, 3, 4, 5 et 6 bar cent, quand il ne se fera jamais que teubis 7 tan les avaires.
Salmon. — Oui, pa, mais c'est utile pour s'arranger avec ses créanciers.

LE JOURNALISME MODERNE

Judy, l'excellent journal humoristique de Londres, se plaint que les nouvelles des journaux sont généralement de la qualité suivante :

- Le charbon est noir.
- Les harrengs pendent généralement plus d'œufs que les poules.
- L'empereur du Japon s'est fait poser une fausse dent.
- L'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène.
- Il est curieux de constater qu'il a plu hier et que c'était l'anniversaire de la bataille Waterloo, livrée le 18 juin 1815.
- Nous apprenons de bonne source, contrairement à ce qu'en dit un de nos confrères, toujours à la recherche de sensations, que ce n'est pas Alexandre le Grand, mais Xerxès qui a inventé le fil à couper le beurre.

* * *

Cette critique de Judy, est peut-être exagérée, mais elle n'est pas absolument injuste.

IL S'INVITA LUI-MÊME

— C'était un avaré.
— Il n'était ni riche ni pauvre. Il aimait un bon dîner surtout quand les autres payaient.
— Jamais il n'avait invité un ami à dîner ou à déjeuner.
— De fait il avait peu d'amis.
— Un d'eux, cependant, arriva un soir chez lui, pour terminer quelques affaires, à l'heure où les fumées de la cuisine se répandaient dans la maison.
— Que prendrez-vous ? demanda-t-il, à son ami. Un verre de port ?
— Merci, je préfère un bitter.
— Avec de l'eau ?
— Non, merci, je prendrai l'eau tout à l'heure, pendant le dîner.

UN VEINARD

— C'est étonnant comme il y a des gens qui ont de la chance.
— Exemple ?
— Jean Lerasour.
— Mais il est mort hier.
— Exactement ; il est mort vingt-quatre heures avant l'échéance de sa prime d'assurance.

UNE LOI NÉCESSAIRE

Bouleau. — Ce n'est pas assez d'obliger les bicyclistes d'avoir des grelots ; la loi devrait les contraindre à adopter un système de signaux faciles à comprendre.

Rouleau. — Et que proposeriez-vous, par exemple ?

Bouleau. — Oh ! quelque chose de très-simple. Un coup, restez en place ; deux coups, prenez votre droite ; trois, passez à gauche ; quatre, sautez et je passe en dessous ; cinq, faites le saut périlleux et retombez de l'autre côté et ainsi de suite. Comme ça les piétons n'auraient plus aucun droit de se plain-

dre, quand on leur passerait dessus.

LA SEULE CHANCE

Madame. — Savez vous que vous parlez tout la nuit ?
Monsieur. — C'est la seule chance que j'aie de placer un mot à la maison.

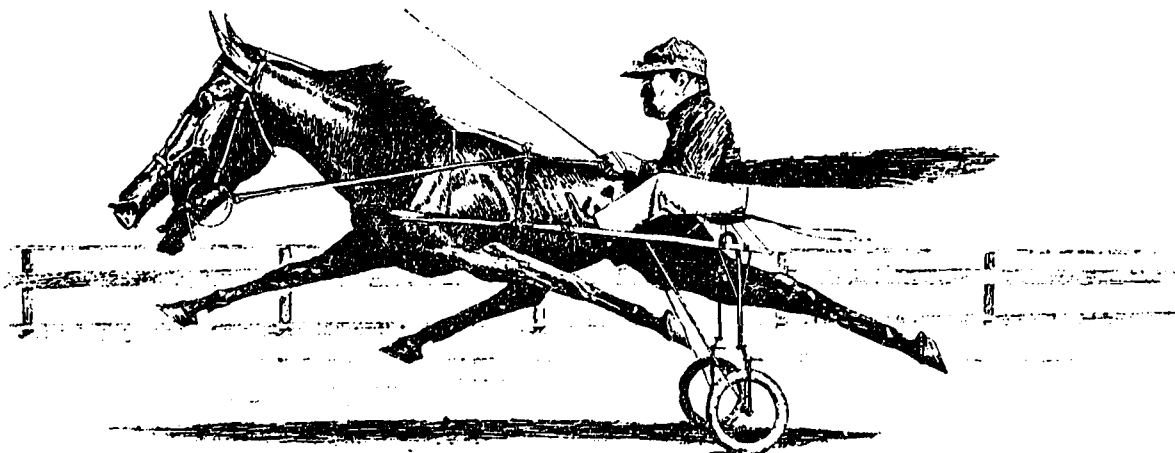
MAUVAISE NOUVELLE

Jeune femme (qui a changé son nom sans la permission de son papa). — Un télégramme de mon père !
Jeune mari (anxieusement). — Que dit-il ?
Jeune femme. — "Tout est pardonné : ne revenez pas."

Bébé mange une glace.
— La trouves-tu bonne ? lui demande sa mère.
— Oui, répond Bébé, elle est bonne ; mais je l'aime mieux chaude.

A la correctionnelle.
Le prévenu au prévenu :
— Enfin, vous êtes criblé de dettes ?
Le prévenu :
— Oh ! l'Etat en a bien plus que moi.

LE CHEVAL LE L'AVENIR



SON MILLE EN 1.58!



THEATRES

THEATRE-ROYAL

LES FRÈRES RUSSELL

Les fameux frères Russell ont fait, cette semaine, leur début au Théâtre Royal.

Les frères Russell sont deux comiques remarquables dont les travestissements, les personnifications burlesques, la verve et les réparties sont simplement inimitables.

Ils ont tenu la salle en hilarité toute la semaine et la réputation qu'on leur a faite d'avance est grandement méritée. Ils excellent dans le genre burlesque.

Le programme de la troupe est très varié. Il comprend plusieurs spécialités extraordinaires, comme Whiting et Shepard, Hastings et Marion, le fameux W. H. Fox, parodiste de Paderowski, dans ses excentricités sur le piano, Sam Bernard, comique et mime, Thomas O'Brien, comique, et Melles Lizzie B. Raymond, chanteuse, et Clara Hovel, soubrette.

La représentation se termine par une comédie-farce très amusante, intitulée "Clarice," dernières représentations cette après midi et ce soir, la semaine prochaine : *The Police Patrol*.

QUEEN'S THEATRE

Lundi 17, mardi 18, mercredi 19 et samedi 20 décembre, c'est-à-dire de lundi à jeudi prochain on jouera au Queen's "Gordon's Relief" au profit du "Free Coal Fund", c'est-à-dire de la distribution gratuite de charbon aux pauvres.

C'est dire que les amateurs de théâtre auront double plaisir, celui de voir une belle pièce et de faire une bonne action.

"Gordon's Relief," n'est pas comme on l'a dit une série de manœuvres militaires, c'est un drame mêlé aux incidents de l'expédition envoyée au secours du général Gordon. Le traitre de la pièce est un grec, Jacob Slanvandate, joué par l'auteur M. Edwin Varney. Il a un but qu'il désire plus atteindre que la défaite du Wahdi et sa haine pour Mary Harwood et son mari donne à la pièce une teinte très dramatique égayée par des scènes de bonne comédie. Des scènes militaires des combats très émouvants et très bien réglés sont intercalés dans la pièce.

Jeudi sera la soirée militaire, le général Herbert y assistera et présentera les prix des secours militaires qui auront lieu tous les soirs.

La vente des sièges a lieu au Queen's de 10 a.m. à 10 p.m. chez M. Shaw et au magasin de musique de M. Sheppard.

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Ah ! j'oubliais le post-scriptum.

LA MÉNAGERIE

RAOUL — 33 ans — LUCIE, sa femme — 20 ans.

SCÈNE — La salle à manger de la maison de campagne de Raoul, à dix milles de Montréal.

RAOUL (posant son journal, et commençant à peler une pêche).—Lucie, votre courrier paraît vous absorber beaucoup.

LUCIE — Cette lettre est de ma mère. Elle désire savoir quand nous reviendrons à Montréal. (Lisant.) “Je suis sûre que Raoul, pour ne parler que de lui, doit désirer revenir en ville. Il est vraiment temps que votre lune de miel prenne fin.”

RAOUL (chaleureusement) — Mais nous avons l'intention de la faire durer toute la vie ; pas vrai, chérie ?

LUCIE (rougissant) — Puis il y a une série de nouvelles sans intérêt pour vous. Ah ! j'oubliais le post-scriptum. (Lisant.) “Qui penses tu qui est mort ? Madame Perlina !” (Raoul étouffe une exclamation.) Oh ! Raoul, qu'avez vous ?

RAOUL — Rien. Je me suis coupé le doigt.

LUCIE (épouvantée).—Vous vous êtes fait mal ? Mais elle est énorme cette coupure. Comment avez vous fait cela ? Tenez ; serrez votre blessure avec mon mouchoir (elle lui jette quelques pouces carrés de batiste et de dentelles) Je vais sonner pour qu'on apporte la trousse de chasse.

RAOUL (vêtu).—Ma chère enfant, ne soyez donc pas si excitée pour une bagatelle (Avec indifférence.) Ainsi Madame Perlina est morte ?

LUCIE (lisant) — “Elle est morte à Québec, subitement, d'une maladie de cœur, dit-on.” Vous la connaissiez, Raoul ?

RAOUL (représentant son journal et s'en faisant un paravent).—Oui.

LUCIE.—N'a-t-elle pas été quelque peu mêlée à un affreux scandale, l'an dernier ?

RAOUL.—Oui. (Silence.) Je m'étonne que vous ayez eu quoi que ce soit à faire avec elle. Elle n'était pas du monde de votre mère.

LUCIE.—Non, elle faisait partie de la “ménagerie.”

RAOUL (jetant un regard par dessus son journal).—Hein ?

LUCIE — Vous savez, la santé de ma bonne mère l'oblige à voyager beaucoup, l'hiver surtout, et nous rencontrons souvent les gens les plus impossibles. Maman, ne leur tient pas rigueur quand nous sommes à Saint-Léon, à Saratoga, à Banff, ou même lorsque nous nous les trouvons sur un

transatlantique ; mais nous ne pouvons, naturellement, les recevoir à Montréal. Alors comme j'ai une excellente vue, je prévins maman, qui est myope, quand nous rencontrons, sur la rue, une de ces personnes impossibles en lui disant : “ménagerie, maman, ménagerie,” et maman regarde de l'autre côté jusqu'à ce que le danger soit passé.

RAOUL.—Et, Madame Perlina, était de la ménagerie ?

LUCIE — Moi, je la trouvais délicate. Elle venait justement de perdre son mari et le noir lui allait si bien. Mais maman a été très vexée quand elle a appris que j'étais en bons termes avec elle.

RAOUL (emphatiquement) — Par... je le crois aisément.

LUCIE — Pourquoi êtes-vous si dur pour cette pauvre femme ?

RAOUL (méchamment) — Le suis je ! Je ne puis oublier la manière dont elle a traité un de mes amis.

LUCIE.—Serait-ce par hasard celui dont elle m'a parlé ?

RAOUL (posant brusquement son journal).—Aurait-elle eu l'effronterie de vous parler... ?

LUCIE — De quoi voulez-vous donc que nous parlions ? De l'emprunt Taillon ou de la question des écoles ? Femmes nous parlions des hommes : c'est naturel. J'étais malheureuse l'an dernier ; vous étiez parti pour l'Angleterre, comme tous les ans, c'est vrai, mais vous étiez parti sans me dire au revoir, et je pensais que je vous étais... ?

RAOUL.—Chère petite femme !

LUCIE.—Et madame Perlina était si bonne, sympathisait tant à ma peine. Elle allait même jusqu'à trouver des excuses... de bonnes excuses, allez... à votre conduite d'une apparence si cruelle.

RAOUL (gêné).—Mais, vous n'avez pas, j'espère bien, mentionné mon nom !

LUCIE (d'un ton de reproche).—Raoul ! pour qui me prenez-vous ? Vous ne m'aviez encore rien dit — rien dit de positif, au moins. Non, mais elle paraissait vous connaître très bien, sans savoir qui vous étiez, et ne cessait de m'assurer que tout finirait bien. Nous parlions de vous pendant des heures. Ce ne fut qu'à la fin de la saison qu'elle me parla de cet homme. Ils se connaissaient depuis des années et des années, et il lui demanda sa main, aussitôt qu'elle fut veuve ; naturellement elle la lui promit. Mais elle s'aperçut bientôt qu'il ne l'épousait qu'en se faisant violence, par une sorte de point d'honneur. Son amour pour elle s'était éteint, avec le temps, et aujourd'hui elle l'ennuyait tout simplement. Le malheur était qu'elle ne pouvait espérer refaire sa conquête, car il en aimait une autre — une jeune et jolie fille — qui devait être pour lui une femme préférable à elle-même : elle l'avouait.

RAOUL.—Vous a-t-elle demandé votre avis sur ce point ?

LUCIE.—Non. Sa décision était prise. Elle l'aimait trop pour songer à faire le malheur de sa vie et brisa avec lui en lui écrivant une lettre telle, qu'il ne devait lui rester ni remords ni même le plus petit soupçon de ce que la chère femme avait fait pour lui. Alors me dit elle : “il épousera bientôt cette jeune fille et sera heureux.”

RAOUL (très pâle).—Elle devait être folle.

LUCIE (curieusement).—Cet homme était votre ami ? A-t-elle envoyé sa lettre ?

RAOUL (après un moment).—Oui.

LUCIE.—Qu'a-t-il pensé ?

RAOUL (amèrement).—N'était pas un sphinx, il a simplement cru qu'on l'envoyait... se promener avec plus de cruauté que cela n'était nécessaire.

LUCIE (joyeusement).—Ah ! qu'elle eût été heureuse de savoir cela ; elle le désirait tant. A-t-il épousé sa jeune fille ?

RAOUL.—Certainement.

LUCIE.—Il faut espérer pour sa tranquillité qu'elle ne connaîtra jamais le sacrifice de madame Perlina, quoiqu'en définitive il n'ait été fait que pour lui, rien que pour lui.

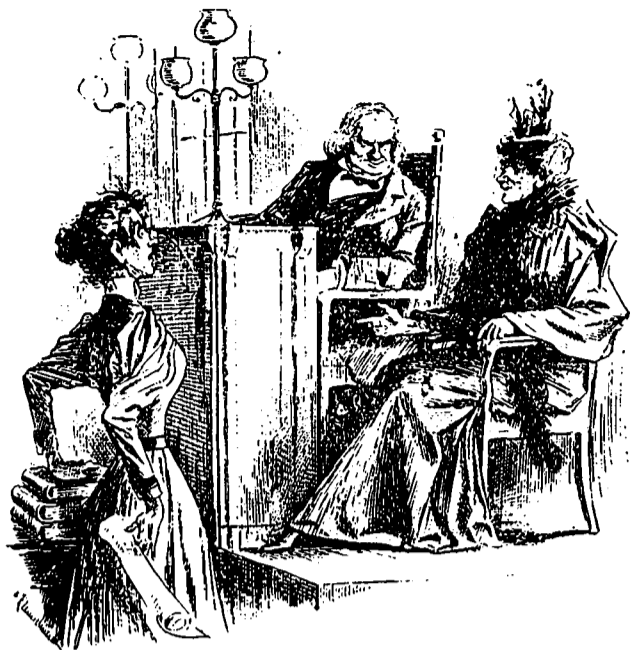
BON POUR LE ROLE



Ernest.—Alors c'est moi qui dois remplir le rôle du fou ? J'espère que j'y aurai du succès.

Mathilde.—Vous pouvez en être sûr si vous le jouez au naturel.

UN MAUVAIS TÉMOIN



Avocate. — Quel âge avez-vous ?

Témoin. — Je suis née la même année que vous.

Avocate. — C'est tout ce que j'ai à vous demander.

TONTON GILLES

... Et comme je demandais encore la maison de Gilles Mario, le petit René me l'indiqua, le bras tourné vers la dune.

— C'est point loin, m'sieu, vous en v'là pour une petite lieue, c'est dans le creux qu'vous voyez là-bas, dans l'fond d'la dune... en prenant par le bois, vous s'riez ben tôt à sa maison !

Je remerciai l'enfant après lui avoir remis une pièce blanche qu'il prit lentement, honteux, un doigt dans le nez, pour se donner une contenance, et nous nous quittâmes, lui, marchant doucement, les mains dans les poches ; quant à moi, malgré le jour qui tombait, je m'arrêtai pour admirer les beautés décourageantes d'une journée d'été.

Gilles Mario, plus communément nommé "Tonton Gilles," était une physionomie dans le pays.

Depuis la mort de ses parents, date qui remontait à quarante ans environ, Gilles vivait seul et dans sa maisonnette de la dune, qui avait pour nom la "Fermette."

Lors du partage des biens du père Mario, Gilles — incompréhensible, — surtout pour un monde âpre au gain — avait refusé la plus grande partie de ce qui lui revenait. Il s'était contenté de la maisonnette qui n'était qu'une pièce surmontée d'un grenier bas.

Depuis, il vivait là, solitaire, cultivant son jardin, ensemençant ses maigres et rares pièces de terre, soignant ses volailles, son "Gaulard" surtout, un vieux coq qu'il affectionnait fort, son seul ami, le compagnon avec lequel il vivait depuis des années.

Tonton Gilles était un "inventeur," qui il avait beaucoup cherché, trouvé aussi quelquefois, tout illettré qu'il était. A dix lieues à la ronde, on venait en "carr.ole" pour le consulter. Il était l'arbitre écouté dans les malentendus, au sujet de machines agricoles, entre le marchand et l'acheteur.

Au temps de la moisson, du battage, il réparait les grandes machines à betterre, inventait de nouvelles pièces, montait, démontait, se rendant compte de tout.

On le voyait aux concours — très entouré par les gros fermiers qui lui demandaient conseil — se promenant gravement, toujours dans la lune, un ou deux modèles de roues, une tige de piston, une roue d'engrenage sous le bras, perdu dans des méditations sans fin !

Mario, comme tous les inventeurs grands ou petits, était un timide, un simple, un bon cœur, donnant plus souvent qu'il ne vendait sa dernière trouvaille, pour un morceau de viande, un sac de pommes de terre, cela afin de manger !

Il avait maintenant la soixantaine, le philosophe et sa vie, d'une monotonie mortelle pour

tout autre, s'égrenait tranquille, sereine, peut-être heureuse pour lui.

Son visage grave, calme, réléchi, était celui d'un homme qui croit son existence remplie. De rares cheveux blancs semés dans les fils blancs, un grand front bombé, deux yeux bleus, bien francs, miroir de sa belle âme, un nez un peu fort, droit, avec des lèvres épaisses qui ressortaient sur sa face rasée, décorée seulement d'une barbe brune coupée en collier.

Il négligeait souvent ses champs, et l'heur de la récolte le surprenait une ardoise à la main, s'applaudissant d'une mince découverte pour laquelle il oubliait toujours le pain du lendemain !

Que voulez-vous, Tonton Gilles était un inventeur, un travailleur aussi pour les choses qu'il aimait, mais, grand Dieu, quel incompris de sa famille, ce vieux rêveur.

Son grand plaisir, sa seule joie était d'aller de loin en loin — car Gilles était discret — voir sa nièce Mélanie qui tenait hôtel à la ville voisine. Ce jour, qui était celui du

repos, il s'habillait avec une recherche inusitée, n'omettant rien. Le pantalon, de drap fin, était de la partie ; le gilet noir et le chapeau des grands jours, demi-haute forme, à larges bords, dont les soies verdâtres rivalisaient de nuance avec la queue de "Gaulard." Puis il partait, le bon Gilles, après avoir chaussé ses bottes qui brillaient comme des glaces neuves...

Gaulard gardait la maison, et bien hardi celui qui eût osé visiter la "Fermette."

Timidement, à pas comptés, il arrivait.

— Tiens, vous voilà, Tonton Gilles, c'était gentil d'être venu déjeuner ! Il embrassait sa nièce, le cœur gros, joyeux.

— Vous prendrez bien un verre, Tonton Gilles ? Le bonhomme hésitait, il voulait bien, il n'osait pas, enfin il balbutiait : — "D'après voir donc..." Hum ! merci, Mélanie !...

Un peu plus tard, il s'asseyait avec la famille pour déjeuner, se tenant à distance de la table, craignant de la toucher, attendant toujours une question pour parler et débutant inévitablement par son "D'après voir donc" qui paraissait lui donner du cœur.

* *

Le pauvre vieux était un résigné, il avait souffert, son cœur avait saigné.

Il allait avoir vingt ans quand il se prit d'amour pour Louison Chauvet, la belle Louison, comme on disait au pays. Les parents de la fille ne le trouvaient point assez cossu, et pourtant, en ce temps-là, le père de Gilles vivait encore.

La fille se maria aux vendanges et Mario en souffrit toujours. Voilà pourquoi, à la mort des siens, il ne voulut pas accepter sa part de biens. Que lui faisaient l'argent, les sacs d'écus ? A cette heure, la Louison était épousée ! Par une ironie du hasard, le mari de la "Chauvet" vint habiter avec sa femme une propriété mitoyenne de l'humble "Fermette". Gilles, pendant quarante ans, vit la Louison tous les jours ; c'était son crève-cœur, il s'y habitua avec les années.

Un soir, il y a bien longtemps, la Louise passait près de la haie d'aubépines qui limite la propriété de Gilles, celui-ci sautait des pommes nouvelles à la tombée du jour.

— Bonsoir, Mario ! dit bas Louison.

— Bonsoir, Louison ! reprit, plus bas, Gilles, et disant ainsi, son pauvre vieux cœur sursautait dans sa poitrine, pendant qu'il s'accoudait sur sa bêche.

— Dire que les "viens" n'ont pas voulu que je sois votre "épousée..." Je vous aimais, Mario... je le jure... et vous m'êtes cher, allez !...

Elle disparut derrière la haie fleurie, et les oiseaux qui jouaient dans le grand prunier entendirent deux sanglots !...

* *

... J'entends chanter le vieux "Gaulard..." pardonnez-moi, amis, je me sauve serrer la main de Tonton Gilles, que je suis heureux de vous avoir fait connaître !

ARISTIDE J...

A COTÉ

Le juge. — Levez-vous. Avez-vous quelque chose à dire avant que la sentence soit prononcée ?

— Votre honneur, je ne suis pas le prisonnier ; je suis le détective...

Le juge (sévèrement). — Ce n'est pas une raison.

IL L'AVAIT LU

Poète (entrant au SAMEDI). — Savez-vous si le rédacteur qui lit les poèmes a lui e mien.

Le jeune du SAMEDI. — J'sais pas ; mais il est malade aujourd'hui.

AVANT LE CIEL



Louison. — Maman si tu savais que je vais mourir demain, me laisserais-tu faire aujourd'hui ce qui me donnerait le plus de plaisir ?

Maman. — Certainement ; voyons ce que c'est ?

Louison. — Rien que de jouer une heure ou deux avec les mauvais garçons d'en face.

RETARD FACHEUX



Lui.—Ce café est délicieux. Cette qualité du bon café de tenir en éveil l'esprit des gens est réellement merveilleuse.
Elle.—Il est regrettable qu'on ne l'ait pas servi au commencement du dîner.

MA PREMIÈRE CAUSE

Les vœux de ma famille étaient comblés : je venais d'être reçu avocat. Croyant atteindre le summum des "positions sociales," je me préparais à conquérir le monde.

Je promenais ma gloire naissante chez les parents et amis, partout, je distribuais des cartes de visite sur lesquelles évidemment s'annonçait ma nouvelle profession ; et à propos de boîtes, je déclamaï, je pérorais... à perte d'esprit. Déjà l'ébahissement admiratif de mon auditoire m'inspirait un certain orgueil.

Il me manquait seulement une bonne cause à plaider : par exemple, un crime ou séparation de corps bien corsée. Hélas ! dans notre petite ville, les criminels étaient à peu près inconnus ; d'ailleurs, s'en fût-il produit que de vieux avocats les auraient certainement accaparés !

Restaient à ma portée les cas de séparation...

Pour en découvrir, au moins un, j'étudiai les mœurs de quelques ménages amis ; je cherchais à envier des querelles insignifiantes entre mon cousin et ma cousine, — en l'avouant, la honte rougit mon front ! — j'encourageai même une femme charmante à courir le monde et à négliger son ménage.

Ces manœuvres, — que je n'hésite pas aujourd'hui à qualifier de déloyales — me valurent d'être lui par la femme charmante et par le cousin.

Enfin, je désespérais de trouver l'occasion d'exercer publiquement la puissance de mes moyens oratoires, quand le hasard conduisit dans ma maison, à l'étage au dessous, deux époux presque toujours occupés à se battre. — Pour eux, la séparation me parut donc nécessaire, inévitable, fatale. A moi de la faciliter.

J'eus vite fait la connaissance du mari, un nommé Lesourd, qui buvait ferme. Représentant d'une grande fabrique des États-Unis, son métier lui plaisait beaucoup : bavarder, rire et boire, — quoi de plus agréable !

Il buvait bien, très bien. Et dame ! lorsqu'il regagnait sa demeure, après avoir ingurgité d'innombrables petits verres de vin, de vermouth, de whisky, de gin, de bitter, et plusieurs absinthes, il n'était guère patient ? — Un plat trop ou pas assez salé, trop ou pas assez cuit, volait facilement à la tête de la ménagère...

Celle-ci témoignait-elle du mécontentement ? Pan ! une formidable gifle la punissait de son audace. Obligée de se défendre, elle lançait des coups de pied, des coups de poing... mais le mari la renversait sur le parquet, et, furieux, lui infligeait une correction soignée :

— Ah ! tu voudrais me casser une jambe, hein ? Tiens, attrape ! Ah ! tu te rebiffes ? Ah ! attrape ça... et ça... pan !

Les gifles résonnaient, sonores, atroces, au milieu des cris de détresse et de vociférations.

Une nuit, cette scène, quotidiennement renouvelée, dura plus longtemps qu'à l'ordinaire.

J'entendis un grand bruit de vaisselle cassée,

puis des coups sourds, semblables à ceux d'une hache frappant à plein bois.

Décidément, les voisins s'entretenaient !

Je sortis sur le palier, ma lampe à la main, dans l'intention d'appeler du secours... En écoutant avec attention, je me rassurai : la femme n'était sûrement pas morte, car elle criait plus fort que l'homme ; d'une voix perçante, elle débitait d'interminables invectives et plaintes.

— Te tairas-tu ? se contentait de grogner l'ivrogne. Te tairas-tu ?

— Jamais... Je n'ai pas peur de toi !

Et des hurlements de rage et des trépignements punctuaient les phrases.

Soudain, comme par en-

chantement, tout cessa.

Les époux, sans doute exténués de fatigue, devaient dormir sur le champ de bataille.

Malgré le désir que j'avais de prendre de leurs nouvelles, je crus sage d'aller me coucher.

Le lendemain matin ; je descendis frapper à la porte des chers voisins.

Mme Lesourd m'ouvrit et dit :

— Ah ! c'est vous ? Entrez, mon mari n'est pas là.

En hésitant, je pénétrai dans une salle à manger mise au pillage : les chaises brisées, la vaisselle en miettes, le buffet fendu en deux, ces ruines attestaient la violence du combat de la veille.

Le front ceint d'un bandeau ensanglanté, la figure tuméfiée, une oreille écorchée, Mme Lesourd m'apparut aussi très endommagée.

— Vous êtes blessée ! m'écriai-je.

Elle se mit à pleurer, en geignant :

— Oui... Oh ! monsieur... il m'a rouée de coups... il m'a enfoncé des côtes, là... je ne puis plus rester debout... ni assise...

Ah ! elle en avait par dessus la tête, de son mari ! Brute féroce, il la martyrisait depuis des années et des années.

Je lui conseillai

la séparation.

— Oui ! c'est ça, monsieur, je veux me séparer ! tout de suite, vous entendez ? tout de suite !

La pauvre femme, entrevoyant sa délivrance, me serrera les mains.

Cette fois, je tenais ma cause.

Plein de fièvre, je dressai une sorte de procès-verbal des dégâts visiblement occasionnés aux meubles et à la... p'aignante. — Ensuite, je descendis quêrir des témoins. Je ramenai le propriétaire et un garçon boucher, qui, sur mes injonctions, signèrent et approuvèrent un petit procès verbal.

Madame Lesourd ne savait comment me remercier de toutes les peines que je prenais.

— Vous êtes sous ma sauvegarde, lui

dis-je. Avant peu vous serez libre, je le veux !

Oui, je l'arracherai au pouvoir de son indigne mari. — L'insensé ! Il avait le bonheur sous la main ; cette compagne adorable, douce, bonne, humble, laborieuse, lui assurait une existence tranquille et régulière, en tenant à toute heure du jour le ménage propre et le dîner prêt... Le bonheur complet, quoi ! — Et bien, comme remerciement, cet homme, que la Cour a devant elle, ce triste personnage, toujours pris de boisson, injuriait, battait la noble femme, et brisait les meubles, fruits de leurs économies... Maintenant la mesure est comble ! Notre patience est à bout ! Nous voulons renvoyer à ses vices celui qui n'a pas su nous comprendre... Celui là, la Cour, le signalera à la réprobation des familles honnêtes. Mais vous le forcerez aussi d'assurer à sa victime libérée une pension suffisante pour qu'elle vive à ne rien faire !

J'interrompis mon discours parce que le propriétaire et le garçon boucher n'avaient pas le temps de m'écouter. Ils s'esquivèrent.

Madame Lesourd sanglotait d'attendrissement. Je l'adjurai d'être calme et ferme.

— Allons, Madame, suivez bien mes conseils, et je réponde du succès. Préparez-vous à changer de domicile. Vous devez connaître une amie qui vous donnera l'hospitalité ; — Non, je vous offre mon appartement... En attendant que j'aie vous chercher une maison de pension. Je vais préparer votre dossier. A ce soir.

Je cours d'abord dans diverses maisons de la ville où j'annonçai que je me chargeais d'une cause célèbre, dont les journaux parleraient.

Le soir, rentrant chercher un repos bien gagné, je rencontraï "ma cliente" à la porte de notre maison : elle allait aux provisions.

— Eh bien ? dis-je, où allez-vous ?

Elle me regarda l'air ahuri.

— Où je vais ? mais chez moi...

— Impossible ! et votre mari ?

— Mon mari ? il est en train de raccommodeur notre buffet. Ah ! le cher homme ! comme il est bon, Monsieur ! Il m'a demandé pardon si gentiment !

— Pour recommencer à la première occasion.

— Oh ! je sais, dit en soupirant Mme Lesourd, que voulez-vous ? il m'aime, pourtant... et moi, je l'aime, comme une folle...

Saisi de crainte, je demandai :

— Mais... votre procès en séparation ?

Elle se montra stupéfaite :

— Me séparer ? Pourquoi ? En voilà une idée...

TROP DE SOLLICITUDE



Madame Pat.—Je suis venue vous emprunter votre chapeau, madame Kat.
Madame Kat.—Je suis fâchée madame Pat, mais je vais le porter moi-même.
Madame Pat.—Comment ! vous êtes devenue bien sans soin, madame Kat, ne voyez-vous pas qu'il va pleuvoir ?



—Dis donc, tu manges jamais les gâteaux qu'on te donne à porter ?
—J'oserais pas... je les lèche.

—Mais ce matin... vous...

—Je ne songe pas à cela, Monsieur ! Au contraire ! En voilà un insolent !

—... !

Effrayée de mon exclamation et de mes regards courroucés, Mme Lesourd s'enfuit à toutes jambes. Il était temps : j'allais l'étrangler !

Par sa faute, je vis mon avenir perdu, irrémédiablement perdu. Plus de cause sensationnelle à plaider !... ah ! comme on rirait de moi !...

* *

Dans la nuit même, je partis de Trois-Rivières, pour n'y jamais revenir, jamais !

PAUL P...

LA ROBE

C'est le soir. La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas de pauvres, plus longs que des ripailles de soupeurs ; car, dispersée pour le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune — et l'on mange lentement, pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère, tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamins, les voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs souliers sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude...

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de la machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée — une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et longuement, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez !... Et ce n'était rien du tout, une goutte d'eau — peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois, le mariage Frédéric l'a désiré ainsi, dans les premiers jours de janvier... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclo, tout chaud... Elle veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, quoiqu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache...

...L'aiguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baisse. Dans

ce silence, Gertrude entend son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciante vie de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vue toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue endormie, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre l'horizon nouveau, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret. C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire de robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On la fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux épousés, les yeux agrandis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains ; "Je vous bénis, mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi, sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez madame de Lignères..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal, comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrains de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus ravissant..." Oh l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes... les premiers pas...

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

Et puis...

Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous nous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin ou l'endeuillement de vos crêpes ?

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demandant son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses — et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe presque éteinte met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

BONNE PRÉCAUTION

Le juge. — Nous allons maintenant, faire lire la liste de vos condamnations antérieures.

Prisonnier. — J'implore la merci de la Cour.

Le juge. — Pour ?

Prisonnier. — Pour me permettre de m'asseoir pendant cette lecture qui doit être longue.

PRIX DE CALCUL

Louise. — Maud tu ne vas pas épouser ton M. Lecroche.

Maud. — Et, pourquoi ?

Louise. — C'est un affreux avare.

Maud. — Jo le prends justement pour ça. Je ne veux pas d'un mari qui dépense tout pour lui, je me réserve de remplir ce rôle moi-même.

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE VOIR

Grand'maman. — J'aime beaucoup ce jeune homme qui est venu te voir. Il semble avoir un respect naturel pour la femme et les considère comme des êtres supérieurs qu'on ne doit approcher qu'avec la plus grande déférence.

Petite fille (18 ans... avec rage). — Oh ! oui, il est d'une timidité qui le rend bête.

LE COMBLE DE L'HABILETÉ

—Pensez-vous que M. Lecrocheur pourra gagner sa vie dans la ville où il est ?

—Gagner sa vie ! Il la gagnerait sur un roc aride en plein océan, étant donné qu'il y trouverait un de ses semblables.

FAUSSE IMPRESSION

La cuisinière était partie, sans prévenir ; c'était un désastre car Madame, malgré vingt ans de ménage, était une ménagère déplorable, alors que la cuisinière était un cordon bleu et Monsieur un gourmet.

Il avait fait de bonnes affaires dans la journée, et mangea sans trop se plaindre ce qu'on lui servit.

Au dessert, sa femme fière de son silence lui dit :

—Mon ami, si tu savais comme je suis contente que tu ne te sois pas aperçu que c'est moi qui ai fait le diner ! Marie est sortie sans rien dire aujourd'hui.

—En vérité. Alors je ferai des excuses à Marie pour toutes les critiques injustes que j'ai faites sur son talent pendant le diner.

UN CHERCHEUR



—Qu'est-ce que je vas encore dire à ma femme en rentrant ?

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

III — UNE ENNEMIE

La belle saison était arrivée ; on commençait à signaler des baigneurs sur les plages de Dinard, de Saint-Enogat, de Paramé, de Saint-Malo, et le village de Trévenec se réjouissait.

L'hiver n'avait pas été trop rude : à part la perte du dernier bateau, on n'avait eu à déplorer aucun naufrage, aucune mort ; les dévotes étaient bien forcées d'avouer que les prières, de leur nouveau curé, étaient tout aussi efficaces que les longues psalmodies bretonnes de son prédécesseur.

On avait même d'excellentes nouvelles des gars du pays qui étaient embarqués sur les goélettes de Saint-Malo faisant la pêche de la morue en Islande : le morue avait bien donné : bientôt les goélettes passeraient au large du pays, pour aller vendre leur provision dans le golfe de Gascogne et ensuite on les verrait dans le port de Saint-Malo ; et ce serait le repos rudement gagné et le partage des bénéfices.

Puis on ferait des petites pêches, sans danger, dans la baie même de Saint-Malo, aux alentours du phare de Grand-Jardin qu'affectionnent les bancs de maquereaux, et on irait vendre le poisson à la pierre des marchés ou à la porte même des villes de toutes ces jolies plages.

Les filles du pays se disposaient aussi à aller servir, à gagner quelques sous ; et l'on travaillait courageusement cette bonne terre légère qui produit les délicieux légumes dont les Parisiens sont si friands.

Et ceux, bien rares, qui avaient des vaches, voyaient arriver, avec une joyeuse impatience, le moment où le beurre augmenterait.

Le curé Gardain pouvait donc se préoccuper un peu moins de son troupeau ; et il avait facilement pris l'habitude de monter à peu près tout les jours au château. Et, s'il passait une journée sans venir, la marquise envoyait prendre de ses nouvelles.

Une charmante amitié s'était formée entre ces deux vieillards.

Plusieurs fois, la marquise eut envie de lui poser des questions sur sa femme, sur son fils, mais elle s'arrêtait toujours. Le curé lui répondrait sans doute ; mais ensuite n'aurait-il pas le droit de demander : " Et vous, Madame ? "

Malgré l'amitié qu'elle éprouvait pour le prêtre, elle repoussait encore toute idée de confiance. " Elle était veuve et son fils était mort, " c'est tout ce qu'elle dirait,

Et une pensée la reposait, c'est qu'elle avait trouvé l'homme à qui elle ferait l'aveu au moment suprême ; mais jusque-là elle garderait son secret...

Et il avait entièrement séduit la marquise, en lui parlant d'une histoire des Trévenec qu'il serait très facile de composer avec les documents de la bibliothèque.

Oh ! rien de prétentieux, d'orgueilleux. Un simple près-verbal, avec les états du service de tant de marins, morts pour la plupart au service de la France, car le nombre des Trévenec qui avaient péri en mer était réellement considérable.

Puis la famille s'éteindrait avec elle, c'était à elle de laisser un semblable monument.

Oh ! certes, l'idée l'avait touchée au cœur, et cependant elle avait eu l'air d'hésiter, elle avait répondu :

— Nous verrons... Plus tard...

Et un nuage avait assombri son front.

Cette histoire des Trévenec, devrait-elle s'arrêter à son mari?... Ou bien consentirait-elle à y faire figurer son fils, mais avec cette seule mention : " Né en... Mort en..."

Et elle était terriblement embarrassée : le curé ne connaissait évidemment pas la lamentable histoire de son fils... Faudrait-il donc se résoudre à la lui avouer?... Et alors, pourrait-elle s'arrêter ? Elle prévoyait l'épouvantable question :

— Votre fils mourut donc sans laisser d'enfant ? ...

Et c'était pour cela qu'elle répondait :

— Plus tard, plus tard... Nous verrons...

Le curé n'insistait plus ; il était en train d'admirer la chapelle et une dizaine de missels à enluminures qui le transportaient de joie. Et, quand il tenait un de ces missels, son imagination qui n'avait pas vieilli lui faisait voir une église de jadis, avec un peuple pittoresque, croyant, fanatique, et les belles dames, et les chevaliers tendant leur épée vers l'autel ; il ne regrettait pas ces temps-là, aimant son siècle, mais il s'en amusait.

Or, un jour où il était seul dans la chapelle, en contemplation devant le plus beau des missels, la porte s'ouvrit derrière lui, et la marquise entra, suivie d'une très jolie femme, et dit :

— Mon cher ami, je vous présente ma nièce, la baronne de Kernizan.

Avant même de s'être retourné, le curé Gardain fut désagréablement impressionné.

Et pourtant, il savait que la baronne était attendue d'un jour à l'autre au château, qu'elle passait la plus grande partie de l'été auprès de sa tante.

— Je suis bien heureuse de faire votre connaissance, Monsieur le curé, lui disait-elle en lui tendant câlinement la main, car je sais combien ma tante vous apprécie.

— Je suis profondément honoré, Madame !

Il lui rendit sa poignée de main avec une nuance d'embarras ; il ne pouvait dissiper l'impression fâcheuse que lui causait l'arrivée de cette jolie femme.

Oh ! bien jolie et d'une élégance extrême ! si soignée, même en son simple costume de voyage de grosse étoffe anglaise, qu'elle ne semblait guère avoir dépassé la trentaine ; et le curé savait qu'elle avait juste trente-huit ans.

Et puis, il n'aimait rien de ce qui est faux, et il devinait, à son teint de brune, que la baronne de Kernizan ne devait qu'à sa coquetterie ses épais cheveux roux, frisant en un gros paquet sur le front et découvrant sa nuque un peu forte : c'était là seulement qu'on pouvait découvrir son âge, car rien ne saurait empêcher les attaches du cou de s'épaissir.

Son visage était une merveille de composition ; la peau délicate, d'un blanc à peine rosé, devait sa fraîcheur au masque empâté que la baronne portait toute la nuit comme les mignons d'Henri III ; son nez, jadis flexible, avait grossi, mais les tables qui l'auraient déparé en étaient enlevées chaque jour avec un soin extrême : les lèvres se seraient facilement estompées d'un duvet brun si elles n'avaient reçu de fréquentes applications de pommades spéciales.

Les yeux étaient toujours très beaux, d'un vert sombre que traversaient des filets d'or.

Elle ne souriait jamais trop vivement pour ne pas permettre à son visage de se plisser et elle ne riait pas.

Sa taille était adorable, fine et ronde.

Ses mains avaient légèrement épaissi, mais se fondaient dans le gant ; ses pieds étaient demeurés un peu longs et étroits.

— J'espère, Monsieur le curé, dit-elle en l'enveloppant d'un coquet regard, que vous me donnerez une petite place dans vos amitiés.

Il aurait dû répondre, ne sût-ce que par politesse, qu'il lui en réservait une grande ; et il demeura silencieux, se contentant de faire un geste aimable. Il pressentait, à n'en pas douter, qu'il gênait cette femme ; il la devinait menteuse, perfide ; et cela le troublait soudain, au milieu de son existence entourée de cœurs un peu rudes, mais si honnêtes !...

Il se tira d'embarras en faisant une petite conférence sur les missels, sur les vieux papiers du château qu'il mettait en ordre ; la baronne semblait l'écouter avec un respectueux intérêt. Puis il prétextait une visite à faire, une vieille malade à voir, et s'en fut brusquement.

Il essaya de lutter contre son impression.

— Evidemment, j'ai tort.

Il se répéta ce que la marquise lui avait raconté en lui annonçant la prochaine arrivée de sa nièce.

La baronne de Kernizan était à peu près veuve, son mari ayant disparu depuis une quinzaine d'années et n'ayant jamais donné de ses nouvelles.

Elle vivait donc seule, et de la façon la plus respectable, affirmait la marquise, entretenant correctement ses relations mondaines, passant six mois à Paris, deux à Nice ou à Cannes et venant le reste de l'année, entourer la vieillesse de sa tante.

— Je me demande, disait la marquise, comment elle ne se meurt pas d'ennui ici ! Elle est toujours charmante...

C'était, en effet, malgré la perspective de l'héritage, une excellente note à l'actif de la jeune femme.

— Un peu écervelée, ajoutait la marquise, mais un cœur d'or...

Pas si écervelée que cela ! pensait le curé, depuis qu'il l'avait vue.

Quant à l'affection dont elle faisait montre envers sa tante, elle s'expliquait par deux motifs, très sérieux l'un et l'autre. Elle venait d'abord, et la chose était fort naturelle, surveiller son héritage ; et, en second lieu, elle " se mettait au vert " comme un viveur, qui vient, en pleine campagne, refaire sa bourse et sa santé.

À Trévenec, elle ne dépensait rien, elle devait même en rapporter de jolis cadeaux ; et surtout elle se reposait des fatigues de Nice, des fatigues de Paris. La mer lui redonnait sa souplesse, son énergie.

Dès le lendemain, la conduite de la baronne confirmait les soupçons du curé. Elle se baigna longuement en costume trop élégant : elle nageait admirablement. Son bain terminé, elle fit une promenade de plusieurs kilomètres, d'un petit pas ferme, cadencé, comme un exercice. Au déjeuner, auquel le curé avait été convié, elle mangea d'un solide appétit, mais fort peu de pain ; et elle but à peine un verre d'eau.

— Demain, tu auras ton pain grillé, dit sa tante.

Et la marquise expliquait, d'un ton bienveillant, à son curé, que sa chère nièce souffrait de crampes d'estomac, que les médecins avaient ordonné le régime le plus sévère.

Le vieux prêtre avait l'air de tout croire, mais il devinait le vrai motif du traitement ; la baronne entendait ne pas se laisser envahir par l'embourgeoisement.

Et elle suivit son traitement avec une telle passion, faisant de l'exercice d'une manière si exagérée, qu'en une dizaine de jours, elle pouvait resserrer son corset. Au bout d'un mois, elle avait perdu seize livres. Elle se trouva sans doute à point ; car elle relâcha un peu son régime et commença d'aller faire des visites sur les plages voisines.

— Cette enfant s'ennuie, disait à la marquise, et c'est moi qui la force à aller prendre des distractions.

Le curé s'inclinait avec l'indifférence d'un homme à qui l'on parle de choses qui ne le regardent pas ; mais, sans le chercher, il fut bientôt fixé sur le genre de distractions que se donnait la baronne.

Roger Gardain avait jadis été un des plus beaux canotiers de la Seine, et, depuis son installation à Trévenec, il s'intéressait à peu près autant aux bateaux de pêche qu'aux vieux papiers de la marquise. On le voyait sans cesse sur le port, baraginant un peu de breton, apprenant les termes de marine qu'il ne connaissait pas.

Et, après avoir étudié quelques mois, il avait choisi la forme de son bateau à lui ; car c'était absurde de demeurer immobile devant cette belle mer ; et plusieurs fois déjà, il n'avait pu résister à l'envie de partir avec ses pêcheurs.

Et il attendait, avec une impatience d'enfant, le bateau qu'il avait commandé à Saint-Malo.

Le jour où le bateau fut prêt, Roger Gardain se rendit à Saint-Malo de grand matin, accompagné du père Leonec, un vieux loup de mer, devant qui il ne craignait pas de fumer la pipe lorsqu'ils allaient au large. Le père Leonec déclara avec admiration que ce serait un rude bateau que celui-là et, qu'avec toute leur mâture, les Canalais ne seraient pas fichu de le battre si on voulait le lui confier aux prochaines régates.

— On verra, dit le curé.

Et les deux hommes partirent de St-Malo, à la pleine mer, avec vent arrière.

Ils semblaient devoir arriver droit sur Trévenec ; mais au moment où ils passaient devant le phare du Grand-Jardin, le vent changea tout à coup, venant du sud ; et ils durent tirer des bordées. Ils approchèrent ainsi, sans l'avoir désiré, de l'île de Cézembre et aperçurent un canot à vapeur. Roger Gardain l'examina en connaisseur.

— J'aime mieux la voile, dit Leonec, mais ce petit canot file à vous faire endiabler.

— Vous le connaissez ?

— Il appartient au fils de M. de Montmoran...

— Un officier de marine, je crois ?

— Oui, comme son père ; ils ont leur château de l'autre côté de Paramé, à Rotheneuf. C'est tous des marins dans cette famille.

Et le vieux marin ajouta avec tristesse :

— Comme dans la nôtre autrefois...

Le curé ne l'écoutait plus ; il venait d'apercevoir, dans un coin de l'île, la baronne de Kernizan, marchant tendrement appuyée sur le bras d'un enseigne de vaisseau.

Il donna brusquement un coup de gouvernail.

— Il est temps de virer... Leonec, votre voile.

Leonec dut faire la manœuvre des voiles, et le bateau prit une nouvelle direction sans que la baronne eût été vue par lui.

Dans sa bonté parfaite, Roger Gardain songeait à la réputation de la jolie femme et il était heureux d'avoir évité une indiscretion, un bavardage.

Il ne laissa d'ailleurs rien paraître de son antipathie ; et tant que la baronne demeura au château de Trévenec, il sut se montrer aimable, mais avec une nuance de timidité qu'il ne pouvait vaincre. Et la baronne, qui tout d'abord l'avait redouté, finit par le considérer comme un bon vieil original peu dangereux, et dont elle se servirait même si jamais son héritage était menacé.

— Avec quelques aumônes, je ferai de lui ce que je voudrai.

Ce manque de perspicacité lui fit commettre une imprudence.

Peu de temps avant son départ, elle se trouva un jour, comme par hasard, dans la pièce où le curé se rendait pour déchiffrer les vieux manuscrits.

Elle était en train de feuilleter un missel, et Roger Gardain lui donnait très complaisamment toutes les indications qu'elle lui demandait. Puis tout d'un coup, d'un air important :

— Monsieur le curé, vous ne devez voir en moi qu'une petite folle de Parisienne, et cependant je suis très sérieuse, dans le fond.

Roger Gardain protestait déjà, mais elle l'interrompit.

— C'est que, toute folle que je paraisse, j'ai un grave conseil à vous donner.

— Je vous écoute, Madame, dit le curé, avec une parfaite humilité.

— Eh bien, sans vous en douter, vous faites beaucoup de peine à ma tante.

— Moi ?

— Oui, vous, qui êtes si bon ! c'est que vous ne savez pas...

— Votre tante vous a dit ?

— Ma tante !... Elle n'a jamais parlé à qui que ce soit de ses chagrins, mais je devine tout ce qui se passe dans son cœur.

— Expliquez-vous, Madame.

— Eh bien, vous lui parlez sans cesse de cette histoire de sa famille ; et vous ne vous dites pas un seul instant que, pour que cette histoire soit complète, il faut que vous parliez de son mari, de son fils... Et elle ne vous a jamais rien dit à leur sujet, n'est-ce pas ?

— Jamais, Madame.

— Et il en sera toujours ainsi ; vous ne pourriez donc achever votre histoire. Mon oncle est mort, il y a près de quarante ans, dans un naufrage ; mon cousin s'est suicidé il y a environ une vingtaine d'années, dans des circonstances particulièrement douloureuses... Comprenez-vous maintenant, que ma tante ne puisse parler d'eux ?... Malgré le nombre d'années qui la séparent de ces catastrophes, ma tante a encore un abominable chagrin ; cependant, j'avais constaté, à mon dernier séjour ici, que cela s'apaisait un peu ; le calme allait venir... Et c'est vous, bien inconsciemment, je le sais, qui avez ravivé sa douleur... Aus-i, croyez-moi, ne parlez plus de cette histoire, et vous verrez ma tante s'apaiser de nouveau... Puisque vous voulez bien m'aider à entourer sa vieillesse, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Madame, je vous promets de ne plus ouvrir la bouche sur ce sujet, à moins que votre tante ne me le demande elle-même.

Il avait été touché tout d'abord par la justesse du raisonnement de la baronne.

Et puis, elle avait mis à son plaidoyer un tel accent de vérité et d'affection qu'il en avait été heureusement impressionné.

La réflexion lui fit voir les choses différemment.

— Cette aimable petite Parisienne ne veut pas que je parle de son fils à cette malheureuse mère ; elle a ses raisons pour cela. Quelles raisons ?

Cela ne le regardait pas.

— Quelles arrangent entre elles, leurs affaires de famille, je ne m'en mêlerai certainement pas.

La baronne avait atteint son but ; il ne serait plus question de cette histoire de la famille des Trévenec, au bout de laquelle elle entrevoyait le plus redoutable des dangers.

Elle partit peu de jours après, complètement rassurée, et dit gravement à Roger Gardain :

— Je vous confie ma tante.

Ce nouvel isolement eut aussitôt des conséquences désastreuses pour la vieille marquise.

Le calme dont elle avait joui, pendant le séjour de sa nièce, disparut bien vite, pour faire place à un état nerveux dont le curé s'alarma.

Jeanne-Marie lui confia alors qu'il en était toujours ainsi après le départ de la baronne, sa nièce lui faisait momentanément oublier ses chagrins, mais quand elle se trouvait de nouveau seule avec ses souvenirs, elle était abominablement malheureuse.

Très touché par le chagrin de la marquise, Roger Gardain entourait sa vieille amie d'une affection de plus en plus tendre, mais sans jamais essayer de provoquer la moindre confiance.

Et cependant, il se disait parfois que l'aveu de ses douleurs serait une douce consolation à la pauvre femme, l'aveu de ses secrets surtout...

— Car il doit y avoir d'horribles secrets au fond de tout cela !... Mais je n'ai pas le droit de m'en mêler.

Et il était si impressionné de voir son amie malheureuse, qu'il ne retrouvait plus sa bonne gaieté que lorsque, parti avec Leonec, il allait pêcher au large.

Or, un jour qu'il achevait de relever ses lignes, il vit Leonec qui, se faisant un abat-jour de ses mains, regardait un bateau haut mâté qui passait sous le vent à quelques brassées,

— Hé, Sulpice ! cria Leonec.

Du bateau, on répondit :

— Tiens, c'est toi ?

Et bientôt, le bateau, changeant de direction, vint se ranger auprès de celui du curé. Il était monté par un matelot, un mouso et le patron, vieux gaillard à l'allure sombre, qui demanda tout de suite :

— Comment va t-on au pays ?

Leonec se préparait à donner longuement des nouvelles de Trévenec ; mais le patron l'interrompit du geste, et s'adressant à Roger Gardain :

— Vous êtes le nouveau curé de Trévenec ?

— Oui, mon brave.

— J'aurais alors une prière à vous adresser.

— Mais, d'abord, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sulpice Karadec, et Trévenec est mon pays.

IV — INDISCRET MALGRÉ SOI

— Tous les enfants de Trévenec sont mes enfants, dit le prêtre avec sa bienveillance habituelle. Parlez, mon brave.

Il devinait la requête à l'avance ; évidemment quelque prière à dire sur la tombe de vieux parents.

Il lui était déjà arrivé plusieurs fois de recevoir des demandes semblables.

Cependant, d'aussi anciens souvenirs ne justifiaient pas l'émotion à laquelle le patron Karadec était en proie depuis qu'il se voyait en face du curé de son village. Il fallut que Roger Gardain interrogât de nouveau :

— Eh bien, mon brave ?

— Votre première messe sera pour tous ceux qui se sont appelés Karadec et qui dorment là-bas, dit gravement le vieux marin.

— Bien, mon ami.

Le patron Karadec ouvrait son porte-monnaie ; le prêtre l'arrêta d'un geste, tandis que Leonec étouffait un gros rire... Comme si, avec cet ancien officier de dragons, plus riche que tout le village, de pauvres diables de pêcheurs allaient payer des messes !

Et il cria joyusement :

— Offrez lui donc plutôt cette belle langouste !

Sans attendre la permission du curé, Karadec jeta une langouste et une belle barbe à ses pieds.

— Mais ce n'est pas tout, dit-il. Je voudrais aussi une prière pour Mario Lepleven, qui est enterré à gauche en entrant dans le cimetière.

— Une tombe abandonnée, je crois ? fit Roger Gardain.

— C'est qu'on ne la soigne que lorsque je rencontre quelqu'un du pays à la pêche et que je lui donne de l'argent pour acheter des fleurs.

— Mon brave, je vous promets un beau bouquet de roses. Est-ce tout ce que vous attendez de moi ?

— Ma foi, puisque vous êtes si encourageant, je vous demanderai encore autre chose : je me fais vieux, bien vieux, et si je navigue toujours, c'est que sans doute, la mer et moi, nous ne pouvons pas nous quitter. Et quand la mort arrivera, si ça ne se passe pas au milieu d'une tempête, eh bien quoique j'habite Cherbourg, je voudrais bien qu'on me porte ici, dans mon bateau... Je l'ai dit à la vieille, et c'est une affaire réglée. Mais, si vous vouliez me promettre, qu'au lieu de m'attendre sur la jetée, vous viendriez au devant de moi, en bateau, pour que rien ne m'arrive avant d'entrer dans le port.

Roger Gardain eut la bonté de ne pas sourire de cette crainte superstitieuse.

— C'est entendu, déclara-t-il, en tendant la main à Karadec.

Il purent à peine se donner une étreinte, une grosse vague séparait les deux bateaux.

—Allons, dit Karadeuc, il faut se quitter. Adieu et merci.

Puis il cria quelques noms à Leonnec, des amis d'autrefois.

—On pense à eux souvent, disait-il.

Comme il allait donner un coup de gouvernail, Roger Gardain, pris d'une inspiration subite lui demanda :

—Mais, pourquoi ne venez-vous pas un jour soigner vos tombes?... Un dimanche?... Et revoir le pays ?

Le visage de Karadeuc se couvrit d'une tristesse vraiment tragique.

—Ah ! pourquoi ? fit-il. Pourquoi ?

Et il eut un geste désespéré.

—Adieu mes amis, et merci !

Son bateau s'éloignait vivement. Le curé le regardait avec acuité, prodigieusement intéressé par cette rencontre.

Jamais il n'avait mieux éprouvé le sens mystérieux des choses de Bretagne.

Pourquoi ce vieux marin qui adorait son village, l'avait-il quitté et habitait-il Cherbourg ? Pourquoi, si près de ces chères tombes, n'allait-il pas s'agenouiller ? Pourquoi s'en remettait-il au hasard des rencontres en mer du soin de ses morts ?

Quelle mystérieuse catastrophe l'avait donc éloigné de sa patrie, souvent aussi chérie que la grande ? Et que redoutait-il, qu'il ne voulait plus y rentrer que mort et protégé, conduit par la main de Dieu ?

En ce moment, le bateau de Karadeuc avait pris sa direction, fuyait vers le nord ; et le patron, une fois la manœuvre terminée, se retournait, les regards ardemment fixés sur Trévenec, mais non pas sur le village, à peu près caché dans son anse...

Karadeuc contemplait le château, que le soleil couchant éclairait d'admirables lueurs. Et, sur la terrasse du château, il pouvait distinguer une petite silhouette : la marquise douairière, broyée par son éternel chagrin et ne retrouvant un peu de calme que devant la solitude infinie de la mer.

—Il est temps de virer, Monsieur le curé, cria en ce moment Leonnec.

—Allons, répondit Roger Gardain avec un sentiment du regret.

Il serait volontiers resté là jusqu'au moment où le bateau de Karadeuc se serait perdu dans le crépuscule.

Le soleil disparaissait assez rapidement derrière le cap Fréhel ; la mer avait encore des teintes rosées sillonnées par de longues traînées violettes, mais du côté de la pointe de la Varde, une obscurité incertaine se développait rapidement et une nuée blanche s'élevait, entourant de vapeurs légères tous les bateaux qui regagnaient Saint-Malo ou Saint-Brieuc.

Maintenant le château de Trévenec se découpait en une masse très noire, sur un fond orangé, semé de nuages longs et étroits, d'un rouge d'incendie.

Le bateau de Roger Gardain regagnait péniblement le port, en tirant des bordées.

Après un long silence, le curé demanda à son compagnon :

—Cette Marie Lepleven est donc une parente de Karadeuc ?

Le prêtre avait à peine posé cette question que Leonnec, occupé à lâcher les écoutes pour prendre plus de vent, se retournait tout effaré.

—Marie Lepleveu !... Mais non ! C'était la femme du dernier marquis !

—Je ne comprend pas, mon ami.

Leonnec avait repris son travail et rougissait violemment.

Quant il eut terminé sa besogne, il s'assit à l'avant du bateau, tranquille pour un quart d'heure, et prépara minutieusement sa courte pipe toute noire.

Roger Gardain avait tiré, lui aussi, sa petite pipe de bruyère.

Et pendant toute cette bordée, ils fumèrent sans se dire une parole, se regardant à la dérobée.

Mais, quand Leonnec eut fait une nouvelle manœuvre pour virer et que de nouveau, il fut tranquille à l'avant du bateau, il secoua un peu nerveusement les cendres de sa pipe à la mer, et dit d'une voix sentencieuse :

—J'ai pas l'habitude de bavarder ; mais enfin, un autre pourrait vous dire l'histoire et ne vous la dirait peut-être pas aussi véritablement que moi... — Ainsi vous ignorez ce que c'est que cette Marie Lepleven.

—Oui, mon ami.

Leonnec eut un grand geste de stupéfaction.

—Et vous allez à peu près tous les jours au château ?... Ça prouve que vous ne vous mêlez guère des affaires des autres !... Donz, cette Marie Lepleven était une orpheline et son père, ses frères étaient morts à la mer, et le chagrin avait tué sa mère. Elle était jolie, Monsieur ! Ah ! jolie !... Il n'y avait pas un gars du village qui ne lui gardât une petite place dans son cœur. Tenez, moi qui aurai pu être son père, eh bien, ça me remuait quand elle me disait : " Eh ! bonjour, papa Leonnec ! " Et il ne manquait pas de famille qui ne l'eût prise en attendant qu'elle se choisit un mari.

Or, elle possédait un peu d'argent laissé par une tante ; et, comme elle avait de l'ambition, elle quitta le pays et s'en fut à Paris.

Ça fit mauvais effet, je ne vous le cache pas, surtout au château, où pourtant on l'avait bien aimée jusqu'alors. Paris, on s'en défie toujours.

Elle écrivait autrefois. Elle gagnait bien sa vie dans un magasin. Et elle envoya son portrait. Je l'ai vu, ce portrait... eh bien, vous ne me croirez peut-être pas ; mais elle était encore plus jolie que sous la coiffe de chez nous.

Et puis, on l'oublia un peu ; elle ne revenait jamais. Un gars, qui l'attendait presque, s'était décidé à se marier. Et puis, ça éclata comme un coup de foudre : on annonça qu'elle avait été demandée en mariage par le marquis de Trévenec.

Comment s'étaient-ils retrouvés à Paris ? Comment avait-elle pu l'ensorceler, lui si riche, capitaine de frégate, décoré, qui aurait pu choisir entre les plus riches !...

On a raconté toute espèce d'histoires là-dessus, et si vous interrogez les vieilles de chez nous elles vous en diraient jusqu'à demain. Moi je crois qu'elle l'aimait depuis qu'elle était toute petite et qu'elle faisait tous les six mois une neuvaine à sa patronne et les autres six mois à sainte Anne pour se faire aimer de lui... On vous dira qu'elle l'avait ensorcelé ; mais voyez vous, quand un garçon et une fille sont pour s'aimer, rien ne pourrait empêcher ça !

Roger Gardain approuva cette maxime pleine de sagesse, et Leonnec, ayant allumé une pipe, continua :

—D'abord, on ne voulut pas y croire dans le village, on se moquait de ceux qui répétaient la nouvelle d'après Jeanne Marie. Mais, le dimanche suivant, quand la marquise arriva pour la messe, toute changée, bien vieillie de dix ans, les yeux gonflés, on ne douta plus. La nouvelle était vraie.

—Et la marquise refusait son consentement ?

—Parbleu ! Et ça fut terrible... Il s'écoula bien un an ou deux avant que le mariage s'accomplît, et on dit qu'il y eût des scènes épouvantables entre la mère et le fils. Et, le jour où la mère s'écria que jamais, jamais elle n'accepterait une fille qui s'était certainement perdue à Paris... le fils partit pour ne plus revenir.

Alors, Monsieur le recteur, il se passa devant les Tribunaux des choses que je ne suis pas capable de vous expliquer...

—Des actes respectueux ?

—C'est bien possible, quoique ce soit un bien drôle de nou, pour une chose pareille. Toujours est-il que le marquis donna sa démission et qu'il épousa Marie Lepleven, et on n'entendit plus parler d'eux. On disait seulement qu'ils vivaient en Angleterre... Quand, tout à coup, le bruit se répandit que le marquis, n'ayant plus d'argent, avait assassiné un de ses amis pour le voler...

—Oh ! murmura le prêtre tout bouleversé.

—Moi aussi, Monsieur le curé, je fus tout aussi étonné que vous l'êtes en ce moment, et bien d'autres comme toi ! Nous le connaissions tous ; un fameux marin, allez !...

—Mais dans quelles circonstances cet assassinat ?...

Leonnec interrompit le prêtre par des gestes désolés.

—A cette époque, Monsieur, ce n'était pas comme aujourd'hui, où tout le monde lit son journal parisien dans le pays. On ne voyait pas de journaux à Trévenec, et vous devez penser qu'on ne les laissait pas traîner au château. On ne savait donc que ce qu'on pouvait arracher à Jeanne-Marie lorsqu'on lui portait des provisions. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ça se joua à Versailles...

—Mais le nom de cet ami assassiné ?

Roger Gardain avait comme un souvenir très vague de ce procès.

Leonnec chercha consciencieusement dans sa mémoire :

—On me l'a bien dit ; je ne m'en souviens plus.

—Et ça remonte à quelle époque ?

—Dans les vingt ans.

Le prêtre eut un léger soupir : vingt ans ! L'époque où la mort de sa femme l'avait rendu à moitié fou ; il n'était pas étonnant qu'il n'eût conservé qu'un souvenir très indécis d'un procès jugé au même moment.

—Bref, Monsieur le curé, on venait de le condamner quand cette pauvre Marie Lepleven trouva moyen de le rejoindre... et elle mourut dans ses bras, en pleine Cour d'assises... On a dit encore des mots étonnants... une maladie qu'elle avait au cœur ; mais, croyez-moi, c'est tout bonnement le chagrin qui la tua...

—Et lui ?

—Il se tua dans sa prison, comme on allait le mettre dans une maison de fous.

Roger Gardain jeta un regard effrayé vers le château, au dessous duquel ils tiraient maintenant des bordées ; il comprenait enfin la vie de la marquise, son chagrin inconsolable ! la baronne ne l'avait pas trompé : il ne fallait jamais parler de son fils à cette mère si cruellement frappée.

—Et de ce mariage, il ne restait pas d'enfant ?

La question embarrassait terriblement Leonnec ; il répondit d'un ton incertain :

—On l'a dit... Mais on dit tant de choses ! Si c'était vrai, on l'aurait vu ici, cet enfant. Et puis, il fait si humide en Angleterre ; s'ils ont eu un enfant, il doit être mort.

Roger Gardain était si préoccupé par ce récit, que Leonnec dut lui crier :

—Barre à tribord, Monsieur le curé ! Vous nous flanqueriez sur le brise-lames.

Ils étaient enfin dans le chenal, longeaient la jetée, et des femmes, des enfants, des hommes en train de nettoyer des filets, saluaient gaiement leur bon vivant de pasteur.

Il leur répondit à peine ; il était trop intrigué pour ne pas demander de plus amples explications.

—Mais, Leonnec, cela ne m'explique pas pourquoi ce... Ka... Karadeuc m'a chargé de porter des fleurs sur la tombe de Marie Lepleven ?

Leonnec se rapprocha pour parler à voix basse. Là-bas, en pleine mer, il n'avait pas craint de se déboutonner ; mais dans le village, il redevenait tout craintif ; c'est que, ces choses, on n'en parlait jamais, comme si cela dût porter malheur de les dévoiler.

Et il dit seulement, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre :

—Karadeuc disparut du pays à la même époque ; c'était l'ancien matelot du mari de la vieille marquise. Et il aimait celui qui s'est suicidé comme s'il eut été un de ses enfants... Et puis, on raconte aussi qu'il eut des raisons avec la vieille dame... Bref, il a dû être mêlé à bien des choses et sans doute ça lui faisait trop de chagrin de demeurer dans le pays...

(A suivre).

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,
350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendent un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI THEATRE-ROYAL



SARAH BERNHARDT.

J'ai été enchantée de constater que je pouvais acheter le "Vin Mariani" dans toutes les villes principales des Etats-Unis, et, comme toujours, ce vin m'a grandement aidé à recouvrer les forces nécessaires pour m'acquitter des devoirs ardues que je me suis imposés. Je ne manque jamais l'occasion de proclamer à tous mes amis ses effets bienfaisants.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

Semaine commençant lundi, le 10 Décembre.
Après-midi et soir.

WEBER & FIELDS

LES COMEDIENS RUSSELL BROS

Comprenant les célèbres artistes suivants :

Les frères James et John Russell Sam Bernard, W. H. Fox, O'Brien & Hovel, Hastings & Marion, Lizzie B. Raymond Whiting & Shepard et CLARICE.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 40c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.

Semaine suivante: "POLICE PATROL."

QUEEN'S - THEATRE

Lundi à Jeudi soir, 17, 18, 19 et 20 décembre, au profit de

FREE COAL FUND

L'œuvre charitable de Montreal.

LE NOUVEAU DRAME MILITAIRE

"GORDON'S RELIEF"

Joue sous la direction de EDWIN VARNEN par le "Player's Club" assisté des clubs Montreal et Shamrock et tous les régiments de volontaires.

300 personnes figureront dans ce drame. Scènes et costumes spécialement exécutés pour ce drame. Tableaux: l'embarcation des troupes. Le camp dans le désert. Le concours militaire.

Excellents acteurs dirigés par M. & Mrs Edwin Varney. Chansons et musiques nouvelles.

Prix: Soir 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

La semaine prochaine, semaine de Noël, "A Gaiety Girl."

SAVON

ZOPORINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pillicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couasine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & Co.,

LYMAN, SONS & Co.

Les Cheroots

de Fortier

5 pour 10 cts.

**Une Innovation
Dans le Commerce de Cigares.**

Qui pourrait croire que 5 Bons Cheroots, de pur tabac importé, mis dans de très jolies petites boîtes, peuvent être vendues pour 10c? C'est cependant vrai.

C'est le bénéfice des manufacturiers qui doit être diminué quand les affaires sont mauvaises.

Tout fumeur devrait essayer ces Cheroots.

Sur réception de \$3.20, il sera expédié, frais d'express payé, une boîte contenant 200 de ces Cheroots à n'importe quelle adresse. Couleurs assorties.

Crème de la Crème Cigar Co.,

MONTREAL.

Primes du "Samedi"

COUPON

No 3

Numéro du

15 DECEMBRE

1894

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GORDERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**

DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du
Poi,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-91



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROSSEAU, I. D. S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

N'achetez pas
un article inférieur.
Le meilleur moyen
pour cela,

ACHETEZ

• LES •

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

LES MANTEAUX, COLETTES, TOURS DE COU (minous), MANGHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demanda de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

Oct 6-95

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166

mai 1-95

A. E. De Lorimier, L.L.B.

Eug. E. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN

AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937.

MONTREAL

avril 7-9

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA
SUC DE VIANDE
PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

UN TONIQUE SOUVERAIN

L'EMULSION BOULANGER,

Reconnue comme le meilleur remède contre l'Amalgissement, les Rhumes, Bronchites, Maux de Gorge, Débilité et Consommation.

Cie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

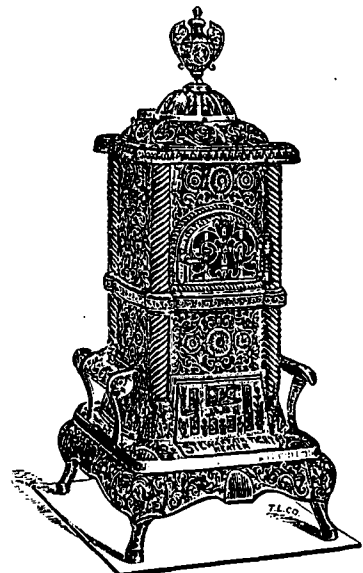
A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'à ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' — ET — 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix très bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.